

MORPHINE

SZCZEPAN TWARDOCH

MORPHINE

Traduit du polonais par Kamil Barbariski

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Morfina*

© Copyright by Szczepan Twardoch
© Copyright by Wydawnictwo Literackie, Kraków, 2012
Tous droits réservés

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-391-6

*And the days are not full enough
And the nights are not full enough
And the life slips by like a field mouse
Not shaking the grass*

Ezra Pound,
And the days are not full enough

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Ma tête. Pestilence.

Sa tête. Mal au crâne. Sa langue râpeuse comme une limace sèche et morte. Le palais sous une croûte de morve solidifiée. Mal au crâne. Le désert. Pestilence de ses émanations.

Donc il est réveillé? Oui? Non. Dormir encore? Dormir. Le sommeil fera disparaître la souffrance? Non.

Et ce rêve... était-ce un rêve?

Donc, il se réveille. Je me réveille. Je suis réveillé. Les yeux en feu, du bout du doigt, il retire, je retire les croûtes de pus, mes cils par le pus collés. J'ouvre les yeux. Où suis-je? Pas chez moi.

Il faut qu'il se lève, que je me lève, que j'aille aux waters, que je me libère les tripes. Pas envie de me lever, vraiment pas. Il resterait bien couché, je resterais bien couché. Mais où? Pas chez moi. Il faut que je me lève.

Il se lève. Je me suis levé. Un vertige. Il s'assoit sur le lit.

Il est assis, je suis assis, un vertige, vomir, alors je me lance droit devant, devant, tel un escrimeur, tel un plongeur dans les flots, droit devant, je me lance de cet appartement étranger dans le couloir, jusqu'aux cabinets.

Il se vide, je me vide, l'outre tendue devient une outre flasque. Mal au crâne. Y a-t-il de l'eau? J'ouvre le robinet à quatre branches et au cœur bleu, pareil à la médaille *Virtuti*

Militari, mais il n'y a pas d'eau, il n'y a toujours pas d'eau. Si, il y en a, dans le seau, Aniela en a apporté, ou quelqu'un d'autre en a apporté.

Je rince les waters avec de l'eau du seau. Ensuite le lavabo, la bonde, le jet dans la conque de porcelaine, de l'eau, tu bois? Oui, j'en bois. Buvons. Buvons.

Hier: le conseil municipal affiche la liste des vingt-deux points d'eau gratuits. L'eau qu'on y pompe doit être bouillie avant toute consommation. J'en ai rien à foutre. Je m'en flaque le visage, je verse le reste sur ma caboche enflée, mon crâne grince, je l'entends grincer, la cervelle gonflée presse les os de l'intérieur, le jet d'eau glacée les gèle de l'extérieur, il lève la tête. Il me voit dans le miroir sale.

C'est moi. Konstanty Willemann.

Avec les effets de la vodka. Ou plus exactement du vin, les quatre dernières bouteilles, hier, tout seul, atablé dans la cuisine, en bouffant du pain frotté d'ail et saupoudré de sel, grillé au four par Aniela. Les quatre dernières bouteilles. Il n'y a plus de vin. Il n'y aura plus de vin. Peut-être qu'il n'y aura plus jamais de vin? Conneries, il y aura toujours du vin. Mais pas pour moi.

Cinquante-troisième jour d'abstinence de type «M». Quatorzième jour des Allemands à Varsovie. Boire en solitaire; dès la moitié de la deuxième bouteille, des chansons grivoises, des chants patriotiques à la troisième, mais oui, et, à la quatrième, des pleurs, des pleurs et encore des pleurs. Aniela passe sa tête ensommeillée par la porte de la cuisine, Monsieur désire quelque chose? Dégage, ravelure, dégage, vieille guenuche, c'est de solitude dont j'ai besoin, pris dans ma tragédie et dans celle de ma ville, je n'aspire qu'à la solitude et à une cinquième bouteille de bourgogne, et je n'obtiens ni l'une ni l'autre!

Pas la peine de présenter mes excuses à Aniela, car Aniela a l'habitude. Monsieur, quand il a bu, invective la terre entière. Monsieur est comme ça. Ces messieurs sont tous comme ça.

Je me rappelle mes insultes quand je fixe la glace. Je me rappelle: Aniela, ancienne couturière, sœur de la bonne de mon beau-père. Je suis caché dans sa chambre. Elle dort dans la cuisine. Les propriétaires de son logement sont absents. Ils ont pris la fuite. Pas moi. Et maintenant, je fixe le miroir.

C'est moi. Les cheveux gras, la gueule blafarde, une barbe de deux jours.

Ce n'est qu'à ce moment-là que tout me submerge, ou plutôt, que tout me revient: la ville détruite, qui n'est plus mienne, Hela¹ et mon petit Jurek chez nous, dans l'immeuble du chocolatier Wedel, la mobilisation, le siège, la capitulation, le maire Starzyński délirant à propos de l'armée allemande qui se couvre de honte en combattant la population pauvre du quartier Praga; les médailles, la solde en retard, la folie de Ksyk et sa moustache noire, notre marche, lorsque nous avons quitté nos positions près du parc Sielecki et de la rue Parkowa pour rejoindre la caserne des cheveu-légers où, après la capitulation, nous devons attendre de nous constituer prisonniers, et moi qui ne me rends pas, qui débite des conneries sur le combat à poursuivre, le colonel qui me laisse filer, va, va, t'as bien raison, il faut poursuivre le combat, avec plusieurs de mes camarades, nous enterrons nos pistolets dans le jardin des Sœurs de Nazareth, rue Czerniakowska, après quoi nous brûlons nos uniformes dans le poêle, y compris nos bottes, même si c'est du gâchis, une puanteur atroce, et je ne me rends pas, c'est hors de question. Et, plus tôt, au moment de la mobilisation – ma promesse. L'abstinence. Réduite après la capitulation à une abstinence de type «M», d'où mes dernières bouteilles de vin hier. Où trouver du vin à présent? Nulle part. Vivre caché, vaste blague!

La colonne de fumée, si noble, si belle, au-dessus de la Citadelle en flammes. Nous transmettons nos salutations fraternelles aux soldats combattant sur la presqu'île de Hel – annonce la voix tremblante du speaker à la radio –, vive la Pologne, la Pologne n'est pas encore morte. En fait si.

Je me rends.

Je bois encore de l'eau, directement dans le seau, je le soulève à pleines mains jusqu'à ce que le bide redevenue gonflé comme une outre. Le miroir. C'est moi, c'est moi, c'est moi.

Je hais cet endroit. Je le hais.

– Aniela, fais-moi du café! – je crie et ce cri me transperce les tempes avec des clous aussi épais que les doigts de Pilate.

1. Diminutif d'Helena. (*Toutes les notes sont de l'éditeur.*)

– Y a plus de café! – annonce patiemment Aniela des profondeurs de l'appartement, après m'avoir annoncé la même chose hier.

Donc, je sais qu'il n'y en a plus, à quoi bon crier?

– Alors fais-moi du thé.

– Y a pas de thé. Je commence à peine à allumer le foyer.

À quoi bon, à quoi bon, à quoi bon?

– Et à manger, il y a quoi?

– Rien. Monsieur devrait sortir acheter quelque chose. On donne du pain rue Mirowska, trente grosze le kilo, un quart par personne.

Aniela grommelle, elle grommelle du fond de la cuisine, du fond de cette petite cuisine dans ce petit appartement où on lui sous-loue une chambre, une chambre qui pue la vieille femme, l'oignon et le chou cuit, même si cela fait probablement un mois qu'elle n'y a cuit ni oignon ni chou, mais ça pue malgré tout, ou peut-être que ça devrait puer l'oignon et le chou ou les tripes mijotées et que je ne fais qu'induire ces odeurs, que je me les imagine pour me remonter le moral?

Je dois sortir, il faut sortir et aller en ville. Sortir de cet appartement et ne plus jamais revenir. Dehors: la pluie, un temps glacial. De retour dans la salle de bains. Me raser ou ne pas me raser? Me raser à l'eau froide? Oui, quand même. Arranger ma coiffure. Mais sans mettre de brillantine, même s'il y en a dans une boîte sur l'étagère, l'heure n'est plus à la brillantine, c'est la guerre, juste un coup de peigne, pour ne pas sortir les cheveux en désordre. Ensuite, avaler une aspirine, ou deux. Le tube est presque fini. Ensuite, enfiler mon maillot de corps, mon caleçon, mes chaussettes. Mettre mon gros pull en laine d'Écosse – je le mets sous ma veste. Mon chapeau. Mon écharpe. Je ne prends pas encore le manteau, c'est trop tôt. Ma veste ne suffira pas, c'est sûr. Le tweed me tiendra chaud, mais ne suffira pas. Mes vêtements sont là pour montrer que je ne suis pas n'importe qui, mais en fait n'importe qui. Pour qu'ils me protègent du monde en décomposition, pour rappeler que moi, je ne suis pas n'importe qui.

Moi, c'est moi. Je m'appelle Konstanty Willemann, j'aime les voitures et les habits élégants, je n'aime pas les chevaux, les uniformes et les bons à rien. Moi – je ne suis pas n'importe qui. Enfin...

Mais cela n'a aucun sens, aucun. Je m'observe dans la glace, c'est moi, c'est bien moi, mais le monde n'existe plus et dans ce monde, je ne suis plus moi, et quand bien même je serais encore moi, alors je serais vraiment devenu n'importe qui. J'ai beau porter des vêtements luxueux, des souliers briqués. Je suis devenu n'importe qui. Précisément.

Je sors. La porte se referme dédaigneusement derrière moi. Cette porte vieillotte se moque de moi, cette porte d'Aniela, cette porte étrangère dont j'ai l'usage. Je sors. Je ne reviendrai pas. Je ne sais pas encore où j'irai, mais je ne reviendrai pas ici.

Je suis sorti, la ville n'était plus mienne. Il n'y avait plus de vitres aux fenêtres et là où il y en avait encore, on y avait collé des bandes de papier en croix, des croix de Saint-André aux fenêtres, et sur ces croix notre vie crucifiée, mais plus souvent du carton aveugle et les sombres orbites des cadres arrachés ou des vitres brisées. Les boutiques fermées, démolies ou protégées par des planches, et à leur place du commerce de rue, les gens vendaient de tout: des bottes d'équitation anglaises, des peignes, des lampes ou de la nourriture, à des prix qui justifiaient le peloton d'exécution. Et quels gens! Des margoulines de banlieue qui prenaient leurs marchandises Dieu sait où, d'élégantes dames, des apaches, des malfrats, des blancs-becs. Une société dévoyée, il n'y avait plus ni Juif, ni Grec, ni dame, ni putain, ni professeur, ni voleur. Les marchandises provenant de boutiques démolies, de pillage ou d'une vulgaire rapine, des manteaux de fourrure personnels, le vieux monde était liquidé, étalé sur les trottoirs, posé sur des journaux ou sur des cartons, l'ordre des choses était liquéfié comme du cristal fondu, des fourrures recherchées en cet octobre froid, extraites de leurs belles armoires pour se retrouver entre des mains moins belles, une bonne femme essayait de vendre une selle de cavalerie, arrachée d'on ne sait quel canasson, extirpée de dessous on ne sait quel cul. Mais qui aurait besoin d'une selle de uhlan? Inutile, à moins de se l'accrocher sur le dos pour servir de monture aux Allemands en ville.

Ils pourraient fusiller pour ça.

– Femme, ils pourraient vous fusiller pour ça, j'ai dit.

– Si vous n'achetez pas, m'sieur, passez votre chemin!

Alors, je pars. Comme c'est bien d'avoir de l'argent. Et j'en ai parce que je suis malin. Alors, pour commencer, je flâne un

peu, malin comme je suis, je marche dans la rue Krochmalna, les Juifs s'affairent, tentent de tout me vendre, mais seulement contre des « doulars » ou de l'or, ils se dépêchent et ont une trouille bleue, et moi, j'avance, je ne regarde pas les Youpins, j'avance vers les Halles Mirowskie pour acheter du pain, du lard et des œufs. La moitié des étals est remplie. Des prix fous, un kilo de pain pour un zloty soixante-dix. Il n'y a plus de pain à trente grosze, celui de la distribution municipale, tout est déjà parti. Faut acheter au prix du marché, pire que chez un Juif. J'en prends un kilo. En plus du pain, j'achète un gobelet de lait caillé, l'ignoble gobelet retenu par une ficelle, le camelot y verse une ration de son bidon à tous ceux qui le souhaitent, pour dix grosze, je paye, tant pis pour les traces de lèvres abjectes sur les bords du gobelet métallique, je bois, ça me fera du bien.

Ça ne me fait pas du bien. Une bonne femme vend du chocolat, du chocolat d'avant-guerre, douze zlotys la tablette. Douze ! J'en prends pour trois zlotys pour mon petit Jurek, la bonne femme le casse n'importe comment avec ses paluches sales, elle me l'enveloppe dans du papier journal.

Je poursuis mon chemin, la nourriture dans ma serviette, parce que je ne vais quand même pas me trimbaler avec un sac à provisions à la main comme une domestique.

Quand on a de l'argent, on peut tout se procurer, on peut survivre à tout. Et moi, j'en avais. Dès le mois d'août, une semaine avant la mobilisation, j'avais vidé mon compte à la PKO, je n'y avais pas grand-chose, mais tout de même, alors je l'avais vidé, c'est ça quand on est prévoyant, c'est ça quand on est malin. J'avais acheté de l'or à des prix indécents, mais des prix d'avant-guerre, j'avais acheté des dollars et maintenant, j'en ai, et Hela a de quoi nourrir notre petit Jurek, ce dont je n'étais pas peu fier en passant à côté de la queue devant le siège de la PKO, j'ai fait un détour exprès pour contempler cette queue interminable qui allait jusqu'à la Philharmonie, ils ne délivrent que cinquante zlotys par tête, les gens se lancent des regards de loup par-dessous leurs chapeaux. Et, dans leurs yeux : le régime, tous des voleurs, ces enfoirés de colonels, où est notre argent, où est mon argent !

Et moi, j'en ai. Car je suis un malin et les gens sont idiots.
Car tu es malin et les gens idiots.

Le détour, je l'ai fait aussi parce que la dernière fois que je me suis rendu à la PKO, j'étais avec le colonel et commandant Tomaszewski, le suppléant et capitaine de cavalerie Chochoł, de l'escadron des mitrailleurs lourds, et c'était au lendemain de la capitulation, mais avant son annonce, Tomaszewski avait reçu la médaille *Virtuti Militari*, Chochoł aussi, et moi, j'avais reçu la croix des Valeureux pour rien, donc nous étions à la PKO, dans les sous-sols, moi je me tenais en retrait, plein de tact, je ne pipais mot parce que, en face, il n'y avait que des généraux: Rómmel, Kutrzeba, Tokarzewski et Czuma se tiennent au-dessus des cartes, fument des cigarettes, défaits, vaincus, perdants, ils ont merdé la Pologne entière, mais ils se tiennent au-dessus des cartes, boutonnés jusqu'à la glotte, cols argentés, de minuscules pistolets de généraux dans leurs étuis plaqués sur leurs culs, des pistolets de dame, 6 ou 7 mm, juste assez pour se foutre un pruneau dans le crâne, mais aucun ne dégaine, bien qu'ils y aient laissé tout ce qu'il y avait à laisser et pas seulement leurs chemises.

Notre colonel bavardait avec le chef d'état-major de Rómmel, oui, la capitulation est décidée, et moi, j'avais une immense envie de saisir mon pistolet et d'exploser les crânes de ces généraux l'un après l'autre.

Et aujourd'hui, nulle trace des généraux, rien que des gens dans une file d'attente pour retirer leurs malheureux cinquante zlotys.

Avec la nourriture dans ma serviette, je fais un saut aux cafés Europejski et Lours pour entendre ce qui se dit en ville. Ce qu'ils bavassent, ce qu'ils bredouillent, comment ils claquent des mâchoires, tels ces vieux miséreux qui tapent le trottoir de leurs boîtes de conserve. Enfin bref, peu importe, j'y vais, j'entre chez Lours pour le repousser encore un peu, pour repousser ce qui viendra après. Mine de rien, c'est le quarante-neuvième jour de sobriété de type «M».

J'entre. Une foule impossible se presse à l'intérieur, des officiers pour la plupart. Certains font semblant de n'être plus du tout eux-mêmes, mais ils ont leur statut de gradaille tatoué sur la gueule, pas sur leurs gueules, sur *la* gueule, parce qu'ils ont tous cette unique gueule de gradaille, de colonel, de commandant, de capitaine, ah, nobles seigneurs, cette gueule leur allait si bien au-dessus des serpentins de leurs cols hauts,

sous l'auvent de leurs casquettes militaires, et maintenant, elle reste tristement plantée sur des nuques maigres ou grasses, au-dessus des cols sales de leurs chemises de civils, au-dessus des vêtements gris ou marron qu'ils ont pris Dieu sait où. Faliński, le longiligne, serré dans des habits probablement empruntés à un nain, les manches de sa veste s'arrêtent à mi-chemin entre le coude et le poignet, une trace blanche à l'emplacement de sa montre. Un grassouillet assis dans un coin déforme avec sa large poitrine les pans de sa veste tendue comme le boyau craquelé d'un boudin frit; sa chemise difficilement boutonnée dévoile sa peau, dans les ellipses de tissu entre les boutons, on dirait une pâtisserie poilue.

Les autres – en uniformes, en demi-uniformes plutôt, des vestes civiles et des culottes de terrain, des pardessus militaires, mais couronnés de chapeaux. Ceux-ci n'ont pas à se cacher, ils ont tenu Modlin¹. D'ailleurs, se cacher de qui? Il n'y a pas d'Allemands par ici, les Allemands ne fréquentent pas les cafés.

Bien sûr, tout le monde veut fraterniser avec moi. Non pas tant qu'ils veuillent fraterniser précisément avec moi, mais ici, tout le monde fraternise avec tout le monde et ils supposent que je fais partie de leur « tout le monde ».

Et ils racontent que la France... que le général Sikorski² et le gouvernement en exil... que le général en chef Rydz³ interné en Roumanie... que les généraux ceci ou que les généraux cela... Assis à une table près de la fenêtre, un malade mental pérore, il dit que la Pologne doit adopter une forme spirituelle, devenir une nation d'esprit et de cet esprit renaître en tant que pays sans inégalités ni persécutions, en tant que pays de citoyens éclairés, unis par l'amour du bien, du beau, du progrès, de Dieu, de la justice et de l'amitié.

Et des bonbons à l'anis, impérativement. C'est ce que je me dis, qu'il faudrait encore des bonbons à l'anis, de la liqueur de rose et de la cocaïne gratis. J'opte pour une table à l'autre bout de la salle, sinon il aurait fallu que je lui casse le groin,

1. La forteresse de Modlin fut l'un des derniers bastions polonais à déposer les armes, le 29 septembre 1939, au terme d'une résistance acharnée.

2. Władysław Sikorski (1881-1943), général en chef des armées polonaises et premier Premier ministre du gouvernement polonais en exil (1939-1943).

3. Edward Rydz-Śmigły (1886-1941).

à cet idiot, d'ailleurs, à l'autre bout de la salle, il y a Rudzik et Malinowski devant une bouteille de vodka et je les rejoins.

Et eux de plus belle. Se faire recenser ou pas? T'as lu la circulaire de Cochenhausen avant-hier? Oui, je l'ai lue. Hier, les noms de la lettre A à la lettre K. Demain – du L au Z. Rudzik dit qu'il n'ira pas, Malinowski hésite, mais il penche aussi vers le non. Si tu t'enregistres, c'est foutu, on t'enverra dans un camp. Ou peut-être pas? Car après tout, la France, la France, la France, et battre les Allemands. Je leur demande:

– Vous n'avez pas encore pigé depuis ces trois semaines? Vous n'en avez pas encaissé assez?

Et eux de plus belle. Les généraux, les généraux, juger et punir.

Je leur demande:

– Qui voulez-vous punir? Le Maréchal? Vous voulez pisser sur sa tombe?

– Pas moyen, il y a des gardes, répond Rudzik tout à fait sérieusement.

Et ils n'écoutent rien, mais me disent: écoute, Kostek¹, c'est très simple, après tout, faut aller à Cracovie, par ici et par là, de Cracovie à Budapest, par ici et par là, et v'là, soit par les Carpates, en ski, comme ça, soit autrement, et une fois à Budapest, même si on t'interne, il paraît qu'au ministère des soldats hongrois, on t'aide beaucoup, le ministre Bartha t'aide aussi, donc si on t'interne, on te relâchera aussitôt, et dès qu'on te relâche, hop, tu files à Constanța, par ici et par là, de là sur un bateau, la Méditerranée, et Marseille, et là, c'est déjà la nouvelle armée, l'allié nous donnera des tanks et tout l'toutim, on va battre les Allemands, on va battre les bolcheviks, on va battre tout le monde, pour votre liberté, hurra! à Berlin! on est comme ça! Hourra! hourra!

– S'ils avaient dû nous donner des tanks, ça n'aurait pas été plus facile de nous les donner dès le mois d'août?

Ils me regardent de leurs regards mauvais par en dessous leurs sourcils hérissés et je me demande s'ils veulent déjà me lancer ce mot, ou pas encore, donc ils me regardent et je vois leurs yeux comme des fenêtres bouchées par des croix en papier. Ils voudraient me le lancer, ce mot, ils sont prompts

1. Diminutif de Konstanty.

à lancer des mots, mais ils ne le feront pas parce qu'ils ont peur et parce que la vie est déjà bien trop dure pour ajouter encore des jugements entre camarades à toutes ces difficultés. Donc non.

Rudzik étale un journal.

– C'est quoi, ça ?

Rudzik hausse les épaules. Et que veux-tu que ce soit ? Le nouveau *Kurier Warszawski*. L'ancien *Kurier Warszawski* n'est plus, il n'est plus parce qu'il était peut-être trop vieux, et voici, et voilà, le premier numéro. Le gros titre : « Explications importantes des événements précédant le conflit germano-polonais ». À côté : « Le churchillisme, un article intéressant de Bernard Shaw ». Je regarde le pied de page. Franciszek Sowiński. Connais pas. Sans doute un pseudonyme : il a peur, le bougre, que plus personne ne lui serre la main, à servir les Allemands de la sorte.

Un type en pardessus s'assoit à notre table, Rudzik et lui se serrent la main comme de vieux amis. On le voit au premier coup d'œil : un officier. Rien que des officiers.

Il m'observe. Petit, le ventre rond comme un ballon, mais au visage fin.

– Je m'appelle Kalabiński, dit-il. Colonel.

Et il me tend sa paluche. Je serre donc sa paluche.

– Je m'appelle Willemann, dis-je. Ivrogne.

Ils rient tous les deux, Kalabiński et Rudzik.

– Le sous-lieutenant est un farceur, précise Rudzik pour que ce foutu colonel ne doute pas une seconde qu'il parle à un officier, même si on voit d'emblée que c'est à un officier subalterne et réserviste qu'il parle, mais quand même, un officier, c'est un officier.

– Monsieur le colonel est aussi de Silésie, ajoute-t-il.

– De Sosnowiec, précise Kalabiński. Monsieur est silésien ?

– Non. De Varsovie. Mais né en Silésie.

Il ne fouille pas davantage, heureusement pour moi.

– Nous nous sommes terriblement battus en Silésie, dit-il comme si l'incise ne m'était pas adressée, mais projetée dans l'espace. Et après la Silésie aussi. Vous vous êtes battu, monsieur ?

Je le regarde de façon à ce qu'il remarque ma réticence. Je réplique :

– Seulement dans les bordels avec les maquereaux, quand une pute ne voulait pas se donner gratuitement.

– Oh, M. Willemann combattait dans le 9^e de cavalerie des uhlands ! s’empresse d’expliquer Rudzik, avec un rire embarrassé.

Et il verse un verre au colonel. Celui-ci le vide d’un trait.

– Je me rappelle un truc drôle, dit-il comme si la vodka l’avait immédiatement grisé, mais il baisse aussitôt la voix. On était dans un petit patelin, Stopnica, rien que des Juifs d’ailleurs, et on voit arriver un autocar plein d’Allemands. Alors, on commence à les canarder et puis on s’aperçoit que c’étaient des musiciens. Des militaires. En uniformes. L’autocar comme une passoire, les musiciens idem, leurs trompettes et leurs tubas, mon cher, percés de mille trous. Une affaire fâcheuse, au fond, ils n’avaient pas de carabines, rien que ces trompettes et ces tubas.

J’ai envie de vomir.

Je finis ma vodka, salut, j’y vais, il n’y a plus rien pour moi par ici.

France, Francie, nécromancie, démocratie, se faire recenser ou pas, administration, coalition, mobilisation, dératisation, insémination des cervelles. Foutez le camp.

J’y vais. Je dois vérifier comment vont Hela et Jurek, m’enquérir, m’y blottir, m’en préoccuper, mais d’abord, quelque chose pour l’âme. Donc me rendre à l’hôpital Ujazdowski. C’est fini. Je sors. C’est fini.

Je sors de chez Lours, je devais sortir, ou la défaite m’aurait rendu malade, elle me dégoûte, cette défaite, donc je sors, je suis sorti. C’est fini.

La ville mienne, pas mienne, trouée, j’avance sur la rue Krakowskie-Przedmieście et je croise un bataillon de Juifs armés de pelles, ils marchent par trois, ces Youpins, barbus, redingotés et calottés, ils marchent, y en a bien trente, ils marchent vers un boulot quelconque, trois Allemands les escortent, en uniformes militaires, mais pas la Wehrmacht, non, le colonel me l’a expliqué : seule la Wehrmacht porte l’aigle allemand sur le cœur, les autres formations n’en ont pas. Et des formations, il y en a plein. Ceux-là n’en ont pas, donc ce n’est pas la Wehrmacht. Mais ce que c’est, je n’en sais foutre rien. Une sorte de Polizei. Ou des SS. La foule s’écarte, se retourne, les

Juifs sous escorte allemande avancent au milieu d'une rue éventrée.

Et moi, je continue, je continue par la rue du Nouveau-Monde et sur cette rue, j'ai vu il n'y a pas si longtemps des colonnes similaires d'hommes armés de pelles, en costumes et chapeaux, des volontaires pour la défense de Varsovie qui allaient creuser des tranchées, et là où il y avait une chaussée dans le temps, il n'y a plus que des tombes aujourd'hui, puis je vois des charrettes de paysans à la place des tramways, il n'y a plus de tramways, il n'y a plus d'autobus, il n'y a que des charrettes, il y en a une qui s'avance, et dedans, une quinzaine d'habitants en manteaux et chapeaux, mallettes sur les genoux, il s'en faut de peu pour qu'ils croisent une jambe sur l'autre et se mettent à lire des journaux, ou mieux, des hebdomadaires, comme s'ils prenaient le taxi pour se rendre à la première de Szaniawski au théâtre Ateneum. Mais sur les murs, au lieu des affiches, des messages :

«À Józef Marecki, sa femme et ses enfants: Józef, chéri, la maison est détruite, nous sommes chez les Staś à Grochów, nous t'attendons.» «Vends des pigeons de concours, 14, rue Wierzbowa, demandez Andrzej.» La rue Wierzbowa est partie en fumée, j'y suis passé avant la capitulation. Des centaines de feuillets. Et devant ces feuillets, des gens, ils cherchent, ils lisent. Vous commencerez à lire par ici et moi par là-bas, si vous voyez quelque chose au sujet de Marian Kowalczyk, vous serez aimable de me prévenir, et vous cherchez qui, je vous prie, je regarderai aussi? Et quel âge? Oh, malheur, quel malheur.

Je poursuis mon chemin. Rue Wiejska. Je ne cherche personne, je ne me préoccupe de personne à part Hela et Jurek, et ils sont en sécurité dans notre appartement. Des dalles arrachées, de la boue plein le trottoir et mes chaussures se salissent aussitôt; de la boue et des charrettes plein les rues, en deux semaines, deux cents ans de recul. Les barricades faites de ces dalles de trottoir ont déjà été provisoirement démantelées, mais personne n'a remis le pavement en place.

Encore deux Allemands, des soldats cette fois. En pardessus, ceinturon, calots. Les gens les regardent comme s'ils venaient à l'instant de violer, de tuer et de manger leurs mères. Peut-être bien qu'ils en ont tué certaines. Peut-être même qu'ils en ont violé, qui sait. Mais qu'ils en aient mangé, j'en doute.

D'ailleurs, ceux-là ne les ont probablement pas tuées, ça serait plutôt un aviateur qui l'aurait fait, un avion les aurait tuées, une bombe. Des biffins jeunes comme ça, les pupilles un peu apeurées, sans armes... alors pourquoi tu te fourres dans une ville que ton général a conquise, hein, parce que ce n'est pas toi qui l'as conquise, c'est le général qui conquiert, toi, tu n'as fait que rouler dans un camion, ou défiler à pied, et puis t'as couru, tu t'es caché, t'as tiré, tu rechargeais à la hâte, t'as tiré, sur qui as-tu tiré? Sur ceux qu'on t'a désignés, et puis, en face, ils ont cessé de tirer, le général vous a donné de la vodka, et maintenant, quelqu'un pourrait bien te foutre une balle dans la tête, parce qu'on ne butera pas les généraux, bien sûr, ni Cochenhausen, commandant de Varsovie, ni Brauchitsch, mais quelqu'un n'y tiendra plus, foutra une balle dans la tête d'un petit soldat et ça fera du grabuge.

Donc, j'avance. Sur le mur: «*Bekanntmachung!*». À gauche, du boche en gothique, à droite en polonais: «*Avis!*». Au milieu, un aiglon noir, plein de goût. «*Wird mit dem Tode bestraft*¹».

Figé devant cette proclamation. Je lisais la partie en allemand. Et d'un coup, la lumière: «*Wird mit dem Tode bestraft*». Ce sont les mots de papa, c'est la langue de papa, bien sûr, mais pas seulement, c'est ainsi que parlait papa quand il était jeune. Pas de la peine de mort, non, mais: *Konstantin, wenn du unartig bist, wenn du dich schlecht benimmst, dann wirst du bestraft! Konstantin, sprich Deutsch*²!

Je me suis senti mal. Il faut continuer, il faut continuer vers quelque chose pour l'âme.

Donc, je continuai. Deux quarts d'heure de marche et voilà: l'hôpital Ujazdowski. Quelque chose pour l'âme. Les pavillons remplis à ras bord: des blessés couchés, allongés, ils gémissent, pénurie de médicaments, ils ont mal, troués qu'ils sont par ces éclats et ces projectiles. Ça n'a pas l'air joli-joli. Je ne sais pas ce qui m'inquiète le plus: que tous ces gars sympas aient mal, qu'ils soient allongés ici et qu'ils aient mal, les moins sympas aussi ont mal, du reste, ou si je m'inquiète parce que Jacek pourrait bien ne pas m'en donner, tourmenté par sa

1. Sera puni de mort (all.).

2. Konstanty, si tu n'es pas sage, si tu te comportes mal, tu seras puni! Konstanty, parle en allemand! (all.).

conscience. En donner pour le plaisir au lieu d'en donner aux gars pour les soulager. Aux gars sympas et moins sympas.

Ou peut-être que la conscience devrait me tourmenter, moi ? Ou alors non. Je cherche mon docteur, je demande à une jolie infirmière blonde au petit cul si rond qu'on dirait qu'aucune guerre n'a eu lieu, elle me toise du regard, l'infirmière, ce n'est pas son cul qui me toise, mais elle est trop fatiguée pour que les hommes l'intéressent encore, c'est dommage pour ce petit cul, c'est du gâchis à cause de cette guerre. Des caresses, des étreintes, une claque et une morsure d'amant, voilà ce qu'il lui faudrait, à ce petit cul, pas de courir partout avec des bassines et de la charpie. Mais c'est la guerre. Tant pis. Donc je demande à l'infirmière et elle ne sait pas où se trouve le docteur Rostański. Et elle poursuit son chemin, à demi consciente.

Je m'appuie contre le rebord d'une fenêtre haute et, à ma grande surprise, je découvre à tâtons quelque chose de lourd dans la poche de ma veste : un porte-cigarettes que j'avais complètement oublié. Je l'ouvre avec espoir : trois cigarettes dedans ! Je demande une allumette à un patient qui passe et je la craque. Le tabac est sec, il me gratte la gorge, mais il est bon, d'un autre monde, cela fait trois jours que je n'ai pas fumé parce que je pensais ne plus avoir de cigarettes. Et je me demande : est-ce que la conscience pourrait me tourmenter, moi ?

Car, mine de rien, ce sont tous ces gars troués qui le méritent plus que moi, les Boches ne m'ont pas troué, moi, ils n'ont pas réussi, malgré cette avalanche d'acier et de plomb qui m'était personnellement destinée, propulsée vers moi, elle a coulé sur ma peau en un flot métallique mais ne m'a pas atteint, elle ne m'a pas frappé, n'a pas réussi, ils n'ont pas réussi.

Donc, ma conscience me tourmentait. Mais quand j'eus fini de fumer, je repris ma recherche du docteur Rostański dans les couloirs hospitaliers et je l'ai trouvé. Enfin, j'ai trouvé le spectre de Rostański. Exténué, amaigri, il avait peut-être perdu une dizaine de kilos, des poches sous les yeux, pâle à faire peur, mais il s'égaya en me voyant. Jacek, mon cher Jacek.

Il s'égaya à la seconde où il me vit, puis il me regarda une deuxième fois et comprit, il s'offusqua, se mura dans son indignation.

– Hors de question, lança-t-il aussi froidement qu'il put, soit très froidement, mais pas assez, pas suffisamment pour me faire renoncer.

– Bonjour, Jacek.

– Je les connais, tes bonjours, n'essaye pas de m'amadouer, Kostek. Je sais ce que tu veux. Je ne t'en donnerai pas, c'est hors de question. Je n'ai plus rien, absolument rien.

– T'en as.

– Non.

Il pivota sur ses talons et s'éloigna comme s'il ne voulait vraiment pas me parler. Il savait pourtant que je ne partirais pas, il le savait. Mais il m'en donnerait, je savais qu'il m'en donnerait. Donc, je le suivis dans un petit cabinet, il essaya de me fermer la porte au nez, mais je forçai mon chemin à l'intérieur. Je sais qu'il en a, il doit avoir une réserve de sécurité, hors inventaire, de douces fioles absentes des registres. D'ailleurs, rien à foutre des inventaires, qui se soucie de l'inventaire aujourd'hui? Les Allemands sont arrivés et voilà, c'est la fin des inventaires.

– Donne-m'en, je t'en prie. Je n'en peux plus, je ne le supporterai pas, je vais me foutre en l'air.

Il me scrute du regard. Jacek, mon cher Jacek. Mon petit Jacek. Rostański. Mon ami. Songe-t-il un instant que je pourrais vraiment, que je pourrais me foutre en l'air?

– Où est-ce que tu caches ton pistolet, espèce d'idiot? demande-t-il.

Je me tais. Lourd de sens.

– Pas question, je ne t'en donnerai pas, ne dis pas de conneries, t'as un fils, une femme. Je ne t'en aurais pas donné si j'en avais, et je n'en ai pas. Je ne t'en aurais pas donné, car on en a besoin ici. Pour les blessés, bordel de merde.

– Donne-m'en au moins deux fioles, mon Jacek en or, je t'en supplie, dis-je, mais sans m'humilier, ce sont des paroles de supplication, mais sur un ton décidé.

Il soupira.

– Je peux te donner du Pervitin, répondit-il, et à ce moment-là je sus qu'il allait céder. J'en ai acheté aux Allemands, au noir.

– J'en veux pas, de ton foutu Pervitin.

– Mais je n'ai que du Pervitin.

– Tu mens. À quoi me servirait du Pervitin ? À quoi te servirait du Pervitin ?

– J'en sais rien. Ils le vendaient pas cher, donc j'en ai pris. Je n'ai rien d'autre !

– Si, t'en as.

Il soupira. Se tut. Je sus qu'il m'en donnerait. Avant, je savais aussi qu'il m'en donnerait, mais à ce moment-là, je le savais mieux. Il garda le silence encore un peu. Il fit non de la tête.

– Espèce d'idiot. Je t'en donne une. Mais c'est la dernière fois. Tant que la guerre ne sera pas terminée.

Je le serrai dans mes bras et, bien qu'il voulût se dégager, je l'embrassai sur les deux joues, il sortit la fiole merveilleuse du coffre-fort, je l'ai mise dans ma poche et je le serrai encore une fois dans mes bras. Après quoi, je me suis retourné pour sortir.

– Kostek... commença-t-il d'une voix transformée quand je me tenais déjà sur le pas de la porte.

Je me suis arrêté, il me regarda, la phrase entamée suspendue en l'air.

– Kostek... répéta-t-il.

– Quoi ?

Il prit peur. La phrase se maintint en l'air un instant, mais il n'eut pas le courage de l'achever, il fit un geste vague.

– Je vais la chercher encore, frerot, je te le jure, dis-je d'une voix très fringante, comme si je m'adressais aux soldats lors de l'appel matinal. Et on la retrouvera, on la retrouvera à coup sûr. On retrouve les gens sans arrêt ces temps-ci.

Jacek fit un autre geste de la main et moi je sortis, et dès que j'eus franchi la porte, je l'entendis s'allonger sur sa couchette, les ressorts grincèrent non pas sous le poids de son corps amaigri de petit garçonnet, mais sous le poids de ses soucis, de sa crainte et de son chagrin. Et de son inquiétude.

Je me promets de tenir parole, coûte que coûte, je me promets de faire passer le mot, chose que j'aurais pu faire plus tôt, chez Lours, mais je ne sais pourquoi, ça m'était sorti de la tête, depuis ce matin je ne songeais qu'à la fin de ma sobriété, donc ça m'est sorti de la tête, voilà. Je ne suis pas fier que ça me soit sorti de la tête, mais c'est ainsi, la femme d'un ami pourtant, Iga, Iga...

Mais je vais la chercher, je le jure, je le jure...

Donc, ma conscience me tourmentait un peu, mais quand je sortis en ville, cette cité qui n'était plus mienne se para de nouvelles couleurs: c'était la fiole dans ma poche qui rayonnait de ces couleurs, éclairant les maisons énucléées, les maisons aux toits scalpés, les maisons aux appartements éviscérés. Et je le sais alors: j'abandonnerai dès aujourd'hui toutes ces nuances de gris, je m'enfuirai dès aujourd'hui là où aucun Allemand ne pourra m'atteindre, ni aucun bolchevik, ni notre colonel, et les matrones patriotiques ne pourront plus me rattraper, ni ces vieillards qui se souviennent encore de la grande insurrection de janvier 1863, ils ne me rejoindront pas là-bas, quand bien même ils clopineraient au galop sur leurs cannes, sur leurs béquilles, avec leurs casquettes de confédérés, aucun avenir de la nation ni aucun passé ne m'affecteront, aucune électrification, aucun poste à galène ni aucune antenne déployée entre des arbres en rase campagne, aucune question paysanne ne me débusquera, aucune parcellisation, aucune démocratie, rien. Mon père ne m'atteindra pas non plus, celui dont je me souviens d'avant l'autre guerre, avec sa moustache claire et frêle, avec mon prénom sifflé à travers ses lèvres serrées.

– Konstantin! siffle mon père.

Il ne me retrouvera pas, il ne m'atteindra pas du fond de sa tombe.

Donc, je marchais d'un pas léger par les rues Szucha et Puławska, nous avons combattu non loin de là, il y a deux semaines à peine, et ce jour-là, je marchais sur les tombes de mes camarades et sur le sang de nos chevaux et, pour un peu, j'aurais même pu me mettre à fredonner. Je me disais qu'il faudrait me procurer un vélo et j'atteignis enfin le quartier Mokotów, chez mon Hela et mon Jurek, dans l'immeuble du chocolatier Wedel: modernité et modernisme, murs lisses, sans corniches, sans volutes ni bossages, la modernité d'un aéroplane ou d'un autorail. Je regardai ma montre, héritée de mon père, une Electra au douze rouge, datant de la précédente guerre, la montre de mon père, sur mon poignet: dix-sept heures au cadran. J'aurais le temps de rester un moment et je reviendrais encore à temps. Je m'arrêtai devant notre immeuble et je me dis qu'Hela pourrait fouiller mes poches. J'aurais pu cacher la fiole quelque part, sous le porche ou dans la cage d'escalier, mais je craignais trop de me séparer

d'elle à ce moment-là. Je levai les yeux. La lumière était allumée au deuxième étage, une lumière chaude, et mon petit Jurek était assis sur un canapé, plongé dans cette lumière, et il regardait un album animalier ou alors il construisait un château fort avec ses cubes en bois. En m'entendant frapper à la porte, Hela saurait que c'est moi, car un autre aurait appuyé sur le bouton de la sonnette électrique, donc elle s'offusquerait de me voir arriver, parce que c'est dangereux et que, dans son idée, je suis un fugitif et chaque Allemand en ville ne fait que me traquer, rien d'autre, tandis qu'Hitler et Himmler hurlent dans leurs combinés téléphoniques: «Allez, attrapez-moi ce Kostek Willemann, et que ça saute, bande de vauriens! Kerls! Attrapez-le, torturez-le, puis fusillez-le et, pour finir, pendez-le!» J'en riais en douce, je riais de mes propres blagues parce qu'elles étaient bonnes. Donc Hela commencerait par s'offusquer de me voir arriver tout court, puis elle se dirait que je suis venu soûl ou camé, elle regarderait par le judas, reconnaîtrait d'emblée que je suis sobre et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle éclaterait de joie. Elle s'égaierait et appellerait: «Jurek, c'est papounet, papounet est venu!»

Et mon petit Jurek accourrait à la porte, Hela ouvrirait, elle m'attirerait précipitamment à l'intérieur pour qu'aucun voisin ne me surprenne par hasard, et moi, je soulèverais mon petit Jurek, je l'embrasserais tant, je lui poserais un tas de questions et il me répondrait à sa manière, si chaotique, me parlant sans doute de ses oursons en peluche, de maman et de ce qu'ils avaient mangé à midi, je lui donnerais aussitôt le chocolat et il le mangerait d'un seul coup à s'en barbouiller la bouche.

L'appartement serait chaud, car j'y ai veillé dès le mois d'août en obtenant une grande réserve de charbon pour l'immeuble entier. Ailleurs, on gèle, et chez nous, ça carbure dans la chaudière centrale et tous les appartements sont chauds. Chauds, parce que j'ai obtenu qu'il y fasse chaud, c'est moi qui ai arrangé ça.

Donc, il ferait chaud. Et puisqu'il ferait chaud, alors je devrais enlever ma veste et mon pull. Je pourrais cacher la fiole dans la poche de mon pantalon, mais Hela, dès que Jurek courrait dans une autre pièce, se collerait à moi de tout son corps, elle poserait sa main sur mon torse puis cette main

glisserait en bas, en bas, elle dépasserait la ceinture, traverserait le reste du ventre et puis irait plus bas, plus bas. Et elle sentirait la fiole.

Donc, il faudrait que je la cache. Et si je passais chez moi, il faudrait rentrer immédiatement après droit chez Aniela et quoi, y dormir? S'asseoir dans la cuisine, seul avec soi-même dans la cuisine, s'écouter soi-même, à quoi bon?

Mon petit Jurek. Mon Hela. Mon Hela bien-aimée. Je ne les ai pas vus depuis une semaine, cela fait tout juste une semaine. J'ai du chocolat pour le petit, ça lui ferait du bien, du chocolat, maigre comme il est. Le petit Jurek enlacerait son papounet. Il déclamerait un poème d'enfant. Hela lui apprend *Qui es-tu? Un petit Polonais*¹, je n'ai même pas eu la force de protester, bien que ce soit affreusement stupide et même, en ces temps troubles, irresponsable, d'apprendre des trucs aussi kitsch et monstrueux à un enfant de trois ans. Un enfant de trois ans, ce n'est pas un Polonais, c'est à peine un demi-homme, une demi-bestiole adorable, une fripouille et non un Polonais. Mais Hela est d'avis que c'est important, alors qu'elle le lui enseigne, si elle veut, qu'elle écoute sa mère ou son père qui débarquent chez elle tous les deux jours et l'empoisonnent de leurs fadaises patriotiques. Le devoir. La femme polonaise, la mère, l'hygiène. Les générations futures. Les enfants essentiels. Les enfants sont l'avenir de la nation. La physique, l'eugénisme et l'Afrique noire. Pas Jurek, pas leur petit-fils, la douceur faite chérubin blondinet, non : les enfants. Les enfants polonais, qu'ils aillent se faire foutre.

Je palpe ma poche. Elle y est, mon or, ma vie, elle y est.

Je fais demi-tour. J'ai le temps d'arriver au quartier Powiśle avant sept heures et elle n'aura pas le cœur de me mettre à la porte à trente minutes du couvre-feu. Cela fait si longtemps que je n'y suis pas allé, deux mois, mais on dirait la moitié d'une vie, je ne voulais pas y aller, mais j'irai, enfin.

Et de nouveau : Varsovie, cette ville qui n'est déjà plus mienne, au moins il ne pleut pas, sinon ce n'est pas seulement mes chaussures mais le pantalon jusqu'aux genoux que je salirais. Et de quoi ça aurait l'air, d'y entrer avec un pantalon sale?

1. *Catéchisme de l'enfant polonais*, comptine de Władysław Bełza (1912).

Il faudrait apporter des fleurs, mais où trouver des fleurs ces jours-ci ? Aller chez elle sans fleurs, c'est moche. Peut-être des chrysanthèmes.

Et pourquoi pas des chrysanthèmes, du reste ? Elle les appréciera, elle les appréciera doublement : d'abord, parce que j'aurais apporté des fleurs tout court, ensuite, parce que ce seront des chrysanthèmes, des fleurs de cimetière, des fleurs lugubres, elle les aurait appréciés à l'époque, avant que tout ne tombe en morceaux, mais elle les appréciera d'autant plus maintenant.

Donc, après avoir pataugé dans la boue, je m'arrête enfin devant sa maison. Des chrysanthèmes à la main – je les ai volés sur une tombe, de sous une croix faite de deux planchettes de palissade, ornée d'un casque français, d'un casque de type Adrian, et sur la planchette horizontale des caractères précipitamment burinés annonçaient que ci-gît le caporal Głowiński, du 30^e régiment d'infanterie. Quelle utilité ces chrysanthèmes ont-ils pour le caporal ? Le caporal est mort.

– Fumier, avait chuchoté une dame un brin déclassée d'une voix vibrante d'indignation. Elle portait un manteau avec un col de fourrure de ragondin bas de gamme, son visage était maigre. De cette maigreur, j'avais déduit que le col de fourrure disparaîtrait sous peu. Je lui avais souri à pleines dents, histoire qu'elle sache que si je m'en donnais la peine, elle aurait été mienne d'ici ce soir. Et certainement si, à mon charme, j'avais ajouté la promesse d'un dîner copieux. Dîner que je peux m'offrir, même à présent, et elle sans doute pas.

Mais j'avais poursuivi mon chemin jusqu'à m'immobiliser devant l'immeuble centenaire de la rue Dobra, la rue « Bonne », à l'angle de la rue Radna, je m'immobilisai devant cet immeuble à la façade raffinée, mais délabré à l'intérieur, aux escaliers et plafonds en bois moisi, une façade blanchie à la chaux et un intérieur rongé par des larves de coléoptères, tandis que des larves humaines y rongeaient les couloirs dans un air vicié, je me hissai malgré tout via un escalier gâté jusqu'au deuxième étage et je m'arrêtai devant sa porte. Et je frappai, faisant s'effriter un peu les pétales de la peinture craquelée. Je ne sonne jamais, je tiens les sonnettes électriques en horreur, c'est bon pour les pompiers ou pour une alarme

antiaérienne, mais pas pour un homme cultivé en visite. En visite chez sa favorite.

Et quand j'ai frappé : mille questions. Habite-t-elle toujours ici ? Mon Dieu, est-elle seulement en vie ? Nous nous sommes vus en août, il y a deux mois à peine, mais cela semble si loin. Elle pourrait être morte. Et si elle est en vie, habite-t-elle toujours ici ? Et si elle y habite, se trouve-t-elle à la maison ? Et si elle s'y trouve, est-elle seule ? Et si elle est seule, attend-elle quelqu'un ?

Silence.

De nouvelles questions : si elle a regardé par le judas – elle est capable de le faire si doucement qu'il est impossible que je l'entende –, si elle m'a aperçu et ne veut pas m'ouvrir ? Je frappe encore et, au deuxième coup, la porte s'entrouvre.

– Kostia, toi venu... murmura-t-elle.

Et dans ce murmure, il y avait le désir, la promesse, la joie, comme à chaque fois que je passais chez elle. Mais il y avait aussi quelque chose de plus et c'était de l'amour.

Malheureusement. De l'amour, pour la première fois. Il a fallu si peu de chose : deux mois de séparation et l'idée d'Hitler d'envahir la Pologne, et notre déroute en deux semaines, si peu en somme – et voilà, Sali m'aimait. D'un amour inutile. J'en suis certain, ces trois mots m'ont suffi : de l'amour. Des mots prononcés à voix basse, en inspirant, donc de l'amour. Inutile. Mais je n'ai ni le temps ni l'envie de me pencher sur ce sentiment. Ce qui est sûr, c'est que je ne vais pas chercher à l'éteindre pour l'heure, car pour l'heure, j'ai surtout besoin d'apaisement. Je chuchote :

– Sali...

Elle m'a laissé entrer. Tant de fois j'ai claqué cette porte, tant de fois elle m'a jeté dehors, tant de fois j'ai gémi sur le palier pour qu'elle m'ouvre, tandis qu'un jules quelconque se planquait chez elle, un julot innocent à qui je finissais par casser la gueule avec un gourdin, avant de l'envoyer valser dans l'escalier, et dont l'unique faute avait été d'avoir le même goût que le mien et de s'être plongé dans les grands yeux de Sali, de ma Salomé. Et sans doute pas seulement dans ses yeux.

Je lui donnai les fleurs.

– Mortuaires, constata-t-elle.

– On vit dans un cimetière.

– Oui. Elles sont belles. Viens, assieds-toi.

J'entrai. Elle mit mes fleurs dans un vase noir, jeta un coup d'œil à l'horloge et comprit.

– Tu vas rester, tu vas rester pour la nuit ! cria-t-elle en battant des mains.

Je m'assis. Je sortis la fiole de ma poche et la posai sur la table. Pour deux, ça ne faisait pas beaucoup, mais Sali en prendrait moins et ça suffirait. Seul, je ne voulais pas. En solitaire, oui – avec la morphine, on est toujours solitaire –, mais seul, non.

Elle me sourit.

– J'ai bouteille vieux bourgogne, me dit-elle à moitié en russe, ou en ukrainien, est-ce que je sais. Mais tu me dessines d'abord ?

J'aurais préféré laisser le contenu de la fiole de Jacek se répandre immédiatement dans mes veines, mais je n'allais pas lui refuser ce plaisir, elle le méritait.

– D'où est-ce que tu tiens du bourgogne, garce ? n'ai-je pu m'empêcher de lui demander, un brin froissé, étant donné que seul un Jules avait pu lui offrir du bourgogne.

– Braves gens m'en ont apporté des caves du château. Bourgogne présidentiel. Mieux si c'est nous le boire, et pas les *Germancy*, pas vrai ?

Je haussai les épaules, car pendant qu'elle me répondait de sa voix d'alto, je compris que tout cela m'importait peu. Nous en avions déjà bu, de ce vin des caves présidentielles – à la caserne des cheu-légers, des madères si épais qu'on aurait pu les débiter en tranches. Et qu'un Julot lui en ait apporté, qu'est-ce que ça faisait ?... C'est lui qui l'avait apporté, c'est *Kostia* qui le boirait.

– Mais tu me dessineras ? me demandait-elle avec son accent mou comme les steppes ukrainiennes du Dniestr jusqu'au Don. Oui ?

Sali désigna le dessin au-dessus de la porte, le premier que j'avais fait d'elle, le premier jour de notre relation, quelques instants avant qu'elle devienne mon amante.

– Il fait sombre ici.

– Il faisait tout aussi sombre alors.

C'était vrai. Nous nous étions connus à l'Adria, à la table du grand Iwaszkiewicz, puis elle m'avait invité chez elle pour

que je la dessine. Naturellement, je m'étais dit que c'était un prétexte ordinaire et je l'avais suivie au pas de course, ne serait-ce que pour ses boucles cuivrées, mais, lorsqu'une fois chez elle je m'étais jeté sur elle sans autres préliminaires, elle m'avait interrompu en riant, minute, ceci dans un instant, et m'avait fait m'asseoir sur une chaise, m'avait donné une planche avec un carton punaisé dessus, m'avait placé un crayon de sanguine entre les doigts, avant de s'installer elle-même sur le sofa, sans se déshabiller, ne faisant que débou-tonner son chemisier et tirer son soutien-gorge vers le bas, dénudant sa poitrine, puis elle avait soulevé sa jupe très haut, jusqu'aux hanches, dévoilant son bas-ventre, elle ne portait pas de culotte, rien qu'un porte-jarretelles. On aurait dit qu'elle venait de descendre d'un des cartons d'Egon Schiele. Et moi, ce n'est pas vraiment elle que j'avais regardée, cette étrange rouquine juive ou russe, est-ce que je sais, ce n'était pas elle que je voyais, ce n'était pas elle qui se tenait devant moi, ce n'était pas cette pseudo-artiste, cette muse et bacchante, cette ménade dont Witkacy m'avait dit dans le temps qu'elle était une putain fabuleuse et que le champagne ne coulait sur aucun corps aussi bien que sur le sien, non, ce n'était donc pas elle qui était assise devant moi, mais la féminité condensée, non pas l'ombre de l'idée de la féminité, qui est en chaque femme, mais la féminité en soi, si condensée qu'elle avait pris une forme charnelle.

Je l'avais alors dessinée à traits roux, si vulgairement débrail-lée, magnifique, car dépassant toutes les frontières de la vul-garité, ce n'était pas de l'indécence, mais de l'effronterie, et dans cette effronterie, elle était belle, on aurait dit qu'elle ne connaissait pas la pudeur, qu'elle n'avait jamais été chassée du paradis, elle seule, qu'elle appartenait à une tribu féminine séparée, la sœur d'Ève qui serait restée au jardin d'Éden, et puis, elle avait fait encadrer ce dessin et l'avait accroché au-dessus de la porte, la jupe relevée, la toison sombre, le *Urheimat* des hommes, leur terre d'origine, et ses paumes sur ses cuisses blanches, près du sexe, semblaient écarter des jambes inertes, la lourde poitrine jaillissant maladroitement du soutien-gorge, comme extraite d'une gousse fendue, tout cela mou, le visage à peine visible, car la tête était renversée en arrière, en extase.

Ce n'est pas un bon dessin – aucune composition, aucun détail correctement représenté, le trait n'est pas juste – mais il contient la vérité sur Sali. Et s'il est vrai pour Sali, alors il l'est pour toutes les femmes du monde.

D'une certaine manière, Hela se trouve elle aussi dans ce dessin. Je dirais même mon amour pour Hela, pour son corps sain comme une statue grecque. Toutes mes maîtresses se trouvent dans ce dessin, toutes, même si elles n'ont pas été aussi nombreuses que ce que disaient les commérages d'avant-guerre, commérages que je voulais épargner à mon épouse, chose que je n'ai probablement pas réussi à faire. Les rumeurs de mes conquêtes, vraies et fausses, agissaient sur Sali en aphrodisiaque : Sali n'aimait pas la fidélité masculine, même si elle était capable d'apprécier – faute de la pratiquer – la fidélité féminine. Elle ne considérait pas les hommes d'une seule femme comme des hommes, mais comme des invalides de la masculinité, ils ne l'attiraient pas, elle-même n'essayait pas de les séduire, elle supportait leurs approches maladroitement avec bienveillance, comme un professeur de violon regarderait un élève qui, dès le deuxième cours, voudrait toucher un stradivarius. En revanche, elle orientait souvent vers eux ses copines, qu'elle avait nombreuses et qu'elle méprisait.

Il en était tout autrement pour Hela, avec son image de l'amour puisée dans ses lectures de pensionnat. Pour Hela, un homme de plusieurs femmes était une bête, elle ne tolérait même pas les remariages de veufs. Les histoires de pères de famille qui se rendaient au bordel la mettaient dans une rage blanche, et davantage encore les commentaires disant que puisqu'il le fallait, alors autant que ça soit dans un bordel, plutôt que de dépenser une fortune pour une maîtresse quelconque, cette fortune qui revenait à l'épouse légitime et aux enfants. Elle était capable de faire une véritable scène, inconsciente, à un ami dont on parlait de la sorte en ville, provoquant ainsi la rupture avec plusieurs de nos relations.

Si elle avait eu vent de mes amantes, alors quoi? Je serais devenu une bête à ses yeux. Mais je sais que ce n'est qu'à ce moment-là qu'un véritable désir pour moi naîtrait en sa chair, remplissant la blessure, le vide laissé par l'amour atrophié, car je crois que toutes les femmes sont identiques, les catholiques, les suffragettes, les putains, les nonnes, les paysannes sottes, les

harpistes, les Hottentotes et les Suédoises, elles ne diffèrent que fortuitement, mais pas dans leur nature, et le rejet de la fidélité par Sali, et le rejet de l'infidélité par Hela, tout cela n'est qu'une même émotion, le même principe, l'essence de la grande omni-femme. Les hommes sont d'ailleurs tous les mêmes eux aussi, mais ce n'est pas le sujet. Hela faisait donc tout son possible pour ne pas entendre parler de mes amantes, et moi, j'avais dû gifler Sali le jour où, durant une dispute, elle demandait déjà notre numéro de téléphone à la centrale pour tout révéler à Hela. Elle m'avait alors bondi dessus, les poings levés, et quand je lui avais saisi les poignets, elle s'était plaquée contre moi de tout son corps, fiévreuse comme une chatte en chaleur, elle m'avait mordu les lèvres, et je ne pouvais plus rentrer à la maison, car comment expliquer mes lèvres en sang?

Et à présent, Sali me tend du fusain et un carton, les accessoires de notre passion. Et elle attend, je vois qu'elle est déjà excitée, ses yeux s'illuminent et ses lèvres léchées scintillent.

– Déshabille-toi, retourne-toi et penche-toi, dis-je.

Je n'ai jamais dessiné son visage, à peine le contour d'une joue ou le bout du nez d'un profil de trois quarts arrière ou le menton d'une tête renversée.

Le visage de Sali. Belle de cette beauté de Beyrouth, de Jérusalem ou de Damas, bien que son teint soit de lait, donc peut-être une beauté de Calabre, de Sicile ou de Crète, son visage ne constitue pas la substance de nos croquis. Je ne trace pas son visage, je n'aime pas la vision de son visage, son visage ne m'intéresse pas. Et aujourd'hui, après cette longue séparation, je lui donne un tel ordre parce que Sali n'aime pas qu'on lui demande, qu'on la supplie ou qu'on s'enquière de son confort. Sali veut entendre des directives qu'elle peut exécuter dans l'instant, Sali ne peut être qu'avec un homme dont la force et la volonté passent par des ordres. Un homme qui demande, un homme qui supplie n'est pas un homme pour Sali.

– Garde tes chaussures, ton porte-jarretelles et tes bas, dis-je.

Il fait froid dans l'appartement et le dessin me prendra un peu de temps, mais Sali endure ces désagréments sans un mot de protestation. Et moi, j'aime quand sa peau est fraîche comme si je caressais une pierre.

Elle se tient immobile, les pieds écartés. Des cuisses rondes avec de dramatiques volutes de dentelle, des mollets gracieux, de larges hanches, des fesses lourdes, la ligne creuse de la colonne vertébrale comme la trace d'un burin de sculpteur, elle se fige, immobile, elle se figeait de la même manière au milieu d'une salle d'académie, entourée d'étudiants et d'étudiantes, mais ceux-ci dessinaient une femme, tandis que moi, je dessine la féminité.

Et lorsque le fusain commence à grincer différemment sur le carton, lorsque je finalise le dessin – elle l'entend et ses hanches s'animent et mon sang bouillonne, et, pour un instant, je ne songe plus à la fiole pleine de bonté et de bonheur, car un morceau de cette bonté et de ce bonheur, ses prémices, j'espère les trouver là, entre ses cuisses dodues et blanches.

Après, une fois que tout est fini, Sali, nue, bien en chair, se glisse elle-même dans un grand carton à dessin sur lequel elle a calligraphié mon prénom en caractères d'imprimerie: Konstanty. Il y en a d'autres, mais je n'ai jamais regardé à l'intérieur. Le carton Konstanty est rempli de différentes Salomé: la Sali penchée, vêtue de bas, le cul en l'air, rejoint une Sali assise sur une chaise comme dans *L'Ange bleu*, à ceci près qu'elle est nue et avec mon chapeau, et une Sali de profil, étendue sur le dos et qui hausse les hanches, sa poitrine s'écoule sur les côtés, la ligne des fesses surélevées et la broussaille des poils indiquent le sens et le sujet du dessin, elle rejoint aussi une Sali dans une perspective dramatique, la plante des pieds au premier plan, plus haut les cuisses écartées et ensuite les fesses, le dos lointain et enfin les arcs de ses doigts croisés sur la nuque. Ce sont des Salomé diverses, au fusain ou à la sanguine, une à l'encre, je me souviens de chacune; tandis que la Salomé de chair, ou plus précisément de viande, cette Salomé plus ou moins réelle, saisit un boîtier en aluminium que je connais bien et dont l'intérieur tapissé de velours rouge contient une seringue en verre aux embouts d'acier inoxydable, avec des aiguilles dorées, nous partagerons la morphine de la fiole selon nos poids, deux cinquièmes pour Sali, trois cinquièmes pour moi, d'abord ma part, car Sali se fera sa piqûre elle-même, ce que je n'aime pas faire, mais avant cela, elle ouvre encore du bourgogne, elle me place des coussins sous le dos, me demande si je suis confortablement installé,

je bois, complètement nu, et elle enroule un élastique autour de mon avant-bras, elle le serre, trouve une veine avec une science d'infirmière, tapote, insère l'aiguille d'or sous ma peau et, lentement, appuie sur le piston. Je vois encore ses lèvres m'envelopper, je la vois m'embrasser comme je n'ai jamais permis à Hela de le faire.

Après. Je plonge dans la chaleur. Le bourgogne s'évente. À côté de mon propre corps, mon corps de Sali. Mes deux corps nus. Ma langue de Sali lèche l'aiguille. Elle lèche toujours l'aiguille. Elle injecte la chaleur liquide dans mon corps de Sali. Le bonheur liquide et mon corps de Sali reviennent au baiser.

Et je m'éloigne. Sali recouvre mes deux corps de duvets, de couvre-lits, elle se blottit contre moi et je m'enfonce dans une obscurité chaude et molle, dans une obscurité comme un orgasme étiré en montre de Dalí, dans une obscurité tel du plomb chaud qui ramollit, dans mon bas-ventre naît le délice, il enfle et explose, et il se déverse en cascade d'une obscurité scintillante, dans les poumons, dans la gorge, dans l'entre cuisse, dans la bite, dans les pieds, jusqu'aux bouts des orteils, et il s'écoule de moi et adhère au monde. Et tout s'illumine et tout s'éteint.

Varsovie s'éteint. Ma vie s'éteint. Ma mère, Jacek, Hela et le petit Jurek se dissipent. Le souvenir du «Konstantin!» crié par mon père, mon père, sa première image dans ma mémoire, cet uniforme gris et son casque à bord rouge à quatre coins, ses bottes de cavalier, son visage brisé, ma mère – tout s'éteint. S'éteignent aussi les disputes en deux langues du temps où ils s'aimaient encore et les invectives courtoises dans leur langue de serpent au temps où ils se haïssaient. Comme ma première vision de Varsovie, depuis mon compartiment de première classe, mon arrivée dans ma nouvelle école, s'éteint ma dernière vision de Varsovie, il y a une heure à peine. Tout ce qui se trouve entre ces deux images s'éteint : le lycée, mon baccalauréat, mes études et la ville de Grudziądz, les chevaux, les sabres et mon service militaire à Trembowla. Le vin bu avec les donzelles de Galicie au pied de la statue de Zofia Chrzanowska sur la colline du château s'éteint et s'éteignent également toutes nos incartades au régiment, quand le régiment était encore sous le commandement de Komorowski, et

même le bras cassé en essayant de grimper à cheval sur les remparts du château, la coupe à champagne en argent, gravée à mon nom, les cafés Oaza, Paradis, Ziemiańska et Adria, les hommes célèbres que j'y ai connus, et donc Iwaszkiewicz qui me faisait les yeux doux chez Simon, et Witkacy qui lançait des regards lubriques à Salomé; mon duel idiot avec Rostański, et la farce en laquelle il avait tourné; Iga s'éteint, cette Iga que Rostański m'avait enlevée ou que je lui avais cédée, je ne sais plus, puisque tout s'est éteint, mon mariage avec Hela s'éteint, comme s'éteignent les sabres stupides sous lesquels nous passons, et notre première dispute, car je n'avais pas souhaité ces sabres, alors qu'Hela si, et elle avait supplié mes camarades dans mon dos, ces camarades qui s'éteignent, et le riz qu'on nous lance, et la naissance de Jurek, et l'instant où je le prends pour la première fois dans mes bras et où je regarde cette petite bouille fripée et violacée comme si je regardais mon propre visage, et notre nouvel appartement au-dessus de Wedel, et la convention des anciens du 9^e régiment à Trembowla, de l'année dernière, s'éteint à son tour, et la beuverie et l'ensemble des festivités à l'occasion du vingtième anniversaire du régiment, comme tout était beau alors, et nos destins pleins de promesses. Et rien ne présageait ce qui allait suivre, mais cet imprévu s'est éteint pareillement: la mobilisation il y a un mois et des poussières, l'abstinence, la guerre, et la capitulation, et l'occupation, et la résignation.

Tout s'est éteint. Il n'y a rien, je flotte au cœur des ténèbres, dépourvu de corps, sans aucune pensée, sans rien, un pur moi, un moi passif, un non-moi qui n'existe pas, mon non-moi se dissout dans l'obscurité comme une goutte de pluie dans l'océan. Et mon non-moi ressent, mais il ne pense pas: tout lui est agréable dans le non-être, tout lui est doux, chaud, tendre, chaleur humide et délicieuse, veloutée, à la peau blanche et mate, Salomé est là, sans être là, parce que mon non-moi n'existe pas, les mains de Sali, miennes, sur ma peau, non-je suis vide à l'intérieur.

Pas moi.

Le non-je ouvre les yeux. J'ouvre les yeux.

Ils sont ouverts.

L'horloge. Vingt-deux heures. Ça n'a pas duré longtemps.
À mes côtés: Sali.

Je dois partir d'ici. Immédiatement. Malgré le couvre-feu. Je regarde Sali, ma pseudo-Sali, et j'ai l'impression qu'elle est épouvantablement repoussante : elle dort, si blanche, les lèvres entrouvertes, l'intérieur de sa bouche est une plaie hideuse, les dents tels des éclats d'os. Je me lève, j'enfile mes vêtements. Quand je lace mes chaussures, déjà devant la porte, Sali sort de la chambre à coucher. Nue, les yeux comme des fentes, comme si on avait entaillé les bulles de ses paupières avec un couteau, nue, décoiffée, elle ne tente même pas de couvrir ses seins ou son sexe et la vue de ses seins me dégoûte, ces sacoches de peau enflées, les tétons dressés sur ces seins comme des furoncles enflammés, et la vue de ses poils qui descendent jusqu'aux cuisses et qui remontent dangereusement par une ligne sombre jusqu'à l'immonde nœud du nombril, tout cela me dégoûte également. Elle me regarde, ne comprend pas, encore légèrement assommée, soudain, elle voit : je pars.

Elle me bondit aussitôt dessus tel un fauve.

– Kostia, mais tu vas aller où ? gémit-elle en plantant ses ongles dans ma manche. *Kouda poïdioch*, Kostia, *kouda* ?

Elle m'écœurerait, ma Sali m'écœure, je ne voulais pas la voir davantage.

J'ai grogné : je sors.

– Je ne te laisserai pas sortir ! *Nielzia* ! Ne pars pas !

Elle glapissait, elle m'agrippait, elle tirait sur ma veste, encore un peu et elle la déchirera et je n'arrive pas, je n'arrivais pas à m'en défaire, j'avais déjà ouvert la porte, et elle, toujours nue, à genoux, s'accrochait à mes jambes.

– Ils vont te tuer, Kostia, ils vont te tuer ! (Elle pleurait.)
Ne pars pas !

Je l'ai frappée au visage de ma main grande ouverte, un coup pareil à ma propre déchéance. Salomé à terre, sa chevelure de cuivre répandue théâtralement sur son dos et sur le parquet, comme si sa chute avait été mise en scène, la femme nue, l'homme habillé, je pars.

– Je t'aime, Kostia... chuchota-t-elle.

Je claquai la porte. Dans le couloir, derrière sa porte entrebâillée, la voisine guettait, vieille commère avide des drames d'autrui. Pour celle-là, le voisinage de ma Salomé vaut mille billets de théâtre, parce que les tragédies se déroulent en vrai.

Je crachai un compliment à la tronche de la mémé :

– Pourquoi tu montres ta gueule, vieille pute?

Elle disparut.

Je partis dans la nuit. Doux Jésus.

Doux Jésus?

C'est juste une manière de parler.

Pendant le couvre-feu, ils peuvent tirer sans sommation. Voilà ce qui se raconte en ville, qu'ils le peuvent. Alors, qu'ils me tuent, si ça leur chante! Il n'y a que le petit, si je m'accroche à la vie, ça sera seulement pour mon petit Jurek, il n'y a qu'à lui que ma vie peut encore servir. Rien qu'à lui. Et peut-être même pas à lui.

Je marche, je marche, il marche, il ne va pas se cacher dans les ruines, pas question, je ne vais pas me faufiler en douce. J'avance dans l'avenue du 3-Mai, je tourne dans l'avenue Marszałkowska, il passe par les artères principales. Je pose mes pas. Il pose ses pas. Varsovie n'est plus mienne, elle n'est plus mienne, Varsovie, elle n'est plus sienne, cette Varsovie est trouée, elle baigne dans le froid, dans la boue, la neige et la pluie, une Varsovie violée, une Varsovie de tombeaux, de charrettes à cheval et de proclamations sur les palissades, cette Varsovie comme ma Salomé, giflée, par terre, une Varsovie débraillée, avec une touffe de poils noirs.

Quelqu'un marche derrière moi, quelqu'un marche derrière lui, je le connais, il le connaît, Kostek me connaît, il sait qui je suis, il ne se retourne pas. Il a peur de m'apercevoir.

Quelqu'un marche derrière moi. Je marche derrière Konstanty. Plus tard, il s'éloignera, plus tard, il finit toujours par s'éloigner et toujours par revenir, mon frère, mon camarade, mon compagnon.

Je cours, il court rejoindre Hela, rejoindre le petit Jurek, le plus vite possible chez eux, le plus loin possible de sa Salomé et de celui qui marche derrière moi, derrière lui comme un lion rugissant.

Je perds mon souffle, j'arrête de courir, je marche, il marche à nouveau paisiblement.

Une patrouille arrive d'en face. Les baïonnettes sur leurs fusils menacent le ciel, les casques ombragent leurs visages, leurs pardessus. Ils vont contrôler mes papiers, m'arrêter, me fusiller, que vont-ils faire?

Je sens, je sais: celui qui marche derrière moi s'approche, il synchronise ses pas avec les miens, comme si on défilait, il s'approche, il pose ses mains sur mes épaules, les mains sur ses épaules et nous avançons ainsi, ma main gauche, sa main gauche, ma droite, sa droite, comme dans un jeu d'enfants, sur les épaules, et il entoure les miennes, et moi les siennes et on poursuit, il poursuit droit sur la patrouille, droit sur eux, celui qui marche derrière moi fait en sorte qu'ils s'écartent devant moi, devant lui, ils s'immobilisent, ils s'interrogent, vont-ils saluer? Ils ne saluent pas, mais restent plantés là, abasourdis, étonnés, je les dépasse, je marche, il marche, celui qui marche derrière moi se perd quelque part et je marche seul, et pourtant jamais seul, solitaire, mais pas seul.

La porte de l'immeuble, je sonne, j'attends le gardien, il m'ouvre, je lui donne cinq zlotys, il grommelle quelque chose, je ne l'écoute pas, l'escalier, je grimpe, notre porte, je frappe, mais doucement.

Hela. Elle fixe mes pupilles comme percées par une épingle. Elle me laisse entrer sans un mot, referme la porte, soigneusement, les serrures, les loquets, les chaînettes. Ce n'est qu'après qu'elle m'adresse la parole.

– Tu m'avais juré. Jusqu'à la fin de la guerre.

– La guerre est finie, dis-je en bafouillant un peu. Nous avons perdu.

– Tu aurais pu te faire arrêter!

Je me retourne, j'avance vers la chambre.

– Tu vas le réveiller! s'insurge Hela.

Mais j'y vais quand même, je veux le voir, je dois le voir, ce petit moi aux cheveux clairs dans son lit d'enfant. Il est là, il dort, de bonnes joues, une main sous la joue, de longs cils. Je l'ai vu, je commence à le caresser, il va finir par se réveiller, ce petit moi.

Hela m'a tiré hors de la chambre, elle m'a conduit à la cuisine, fait m'asseoir à table et nous sommes restés assis à table, ainsi, muets. L'instant d'après, elle m'a demandé:

– Tu as des nouvelles d'Iga?

– Aucune.

Jacek, Jacek, mon remords, la morsure de ma conscience, Jacek, la source de mon bonheur ensorcelé dans des fioles merveilleuses.

– Papa est venu hier.
Je haussai les épaules.
– Il dit qu’il y a une possibilité de nous transférer en Suède.
Et de là, on irait tout droit à New York, chez l’oncle Albert.
– Et puis quoi?
– On va y aller, tous, tous les trois. Le plus loin possible de cette guerre et de cette peur.

Je sais ce qu’attend Hela. Que je refuse sur-le-champ. Que je lui dise : allez-y à deux. Jurek et toi. Prenez ton père ou ta mère et allez-y, prends l’argent, moi je dois rester ici, pour moi la guerre n’est pas encore terminée, je dois rester et combattre, passer en France ou devenir résistant et combattre, combattre pour la Pologne. C’est ce qu’on dit aujourd’hui.

Et alors Hela tenterait de me convaincre que la famille est plus importante, elle tenterait de me convaincre avec l’espoir que je refuse, que je dise que je les aime plus que tout au monde, mais que la Pologne, c’est mon devoir, que si je renonçais à ce devoir, alors je ne serais plus le Kostek qu’elle a aimé. Donc que je dois. Et alors, elle pourrait prendre la pose d’une toile de Grotgger : si tu restes, alors ma place est auprès de toi. Je vais demeurer à tes côtés. Elle s’enivrerait de cet étrange et stupide héroïsme féminin qui n’est justement pas féminin, mais bizarroïde, car polonais, et rien ne changerait si ce n’est qu’Hela se sentirait un peu meilleure.

Je ne fis que hausser les épaules.

– Quoi? (Hela me scruta avec attention.)

– Rien. Nous pouvons y aller si tu veux. Nous allons apprendre à Jurek à parler anglais et nous l’élèverons en bon Américain et il mâchera du chewing-gum et il ira dans des clubs écouter de la musique de nègre.

– Kostek, pourquoi es-tu ainsi... Nous ne cesserons pas d’être polonais, nous reviendrons immédiatement après la guerre.

Pauvre Hela. Pauvre Hela qui ne sait rien de moi, pauvre Hela qui ne me connaît pas, pauvre Hela qui croit avoir épousé quelqu’un de complètement différent. Et il ne s’agit même plus des autres femmes, ou des drogues, il s’agit de moi.

– Mais moi, je préférerais vraiment que Jurek devienne un gentil petit Américain, ai-je dit. Qu’est-ce qu’il y a de mal au jazz?

Hela me regardait de ce regard d'Hela, de ce regard d'Hela si normal, comme si rien n'avait changé, comme s'il n'y avait pas de guerre et comme si je ne faisais que décrire un paradoxe, comme si je déclamaï avec gravité une opinion controversée dont elle ne saurait pas quoi penser, c'est pourquoi elle ne faisait que me regarder avec ce regard si bien appris : marquer son désaccord sans pour autant me contredire.

– Je dois m'allonger.

– Papa a quelque chose à te demander. Il faut porter un paquet chez une certaine Łubieńska sur la place Saint-Sauveur. J'ai peur, je préférerais que tu ne le portes pas, parce que c'est une de ces choses que s'ils t'attrapent avec, ils vont te fusiller. Tu comprends ? Tu refuseras, d'accord ? J'ai déjà dit non à papa, mais il a insisté.

Et encore, encore ces petites tentatives d'Hela. Est-ce que mon Kostek se montrera digne de l'extraordinaire tradition patriotique de notre famille ? Est-ce qu'il s'avérera un homme aussi courageux que devrait l'être le mari d'Hela Willemann, née Peszkowski, du clan Jastrzębiec ? Est-ce qu'il n'a pas peur de la mort ?

Est-ce que mon Kostek est digne de se dire polonais ? Foutaises.

Je crois qu'Hela souhaite ma mort. Elle voudrait devenir une veuve voilée de noir, prendre soin de ma tombe avec sa croix de bouleau, élever Jurek dans la conviction que son papa était un vaillant Polonais, puis laisser un bel officier prendre soin d'elle et de Jurek, accepter son aide, en tomber amoureuse avec réciprocité, mais sans même lui permettre de la toucher du bout des doigts, après quoi, dans une scène dramatique à vous déchirer le cœur, refuser sa demande en mariage. Avouer : oui, j'aime, mais je ne puis, j'ai déjà un mari, Konstanty a donné sa vie pour la Pologne, je ne peux pas lui faire cela. L'officier le comprend, bien sûr ; il n'en attendait pas moins, c'est d'ailleurs ce qu'il souhaitait entendre, la femme dont il est tombé amoureux, ou plutôt la Polonaise dont il est tombé amoureux était censée lui répondre précisément cela ; si elle lui avait dit oui, il aurait été déçu, mais il l'aurait épousée, nourrissant un mépris secret, il aurait peut-être même fini par la corriger avec sa badine en mémoire de toutes les défaites nationales. Jacek aurait été parfait dans ce rôle, mon doux Jacek Rostański, mon

bon Jacek, mais il n'aurait pas rossé Hela. Donc, ils seraient demeurés immobiles, assis à une table éclairée d'une bougie, est-ce qu'ils se tiennent par la main ou est-ce que les mains languissent de se toucher, les doigts d'Hela voudraient sentir la poigne puissante de Jacek, mais ils ne peuvent pas, car tout a déjà été dit, ils déposent leur amour muet sur l'autel, cela fait d'eux de meilleures personnes, donc leurs mains ne se touchent pas, ils restent assis et endurent leur tragédie intime avec fierté. Puis Jacek meurt sur une barricade quelconque ou lors d'une manifestation insurrectionnelle quelconque, dans une forêt insurrectionnelle quelconque, serrant dans sa paume le médaillon avec la photo de sa bien-aimée, après quoi Hela prend soin de deux tombes et c'est une sainte, vêtue de noir. C'est une Polonaise.

– Je me sens mal, ai-je gémi à travers mes dents serrées en bondissant de mon siège.

J'ai couru à la salle de bains et j'ai vomi, une nouvelle fois, longuement. Hela soutenait mon front lassé, elle m'essuyait la bouche d'une serviette humide, tandis que j'expulsais de moi Salomé, j'expulsais son odeur de femme, son vin, sa nourriture et son amour.

Après quoi, je suis allé dormir. J'étais très fatigué et les Allemands régnaient sur ma ville.

Chapitre 2

Il ouvre les yeux. Il est couché à côté de sa femme et de son fils, et pourtant il est seul, bien qu'il soit couché à côté de sa femme et de son fils. Je me tiens derrière lui. C'est la nuit, le mois d'octobre, il fait froid et la première neige tombe, diffuse et molle. La guerre est là et les Allemands règnent sur la ville.

Il ouvre les yeux et ne sait pas: s'est-il réveillé ou rêve-t-il de sa chambre à coucher matrimoniale, de ses meubles bourgeois, de sa femme, de sa fenêtre qui avait été un rectangle clair dans le temps, éclairé par la lumière des lampadaires à gaz, un rectangle sombre aujourd'hui, sombre de la non-lumière d'une cité vaincue. C'est la nuit. S'est-il réveillé ou dort-il?

Il s'est réveillé. Il s'assoit sur le lit, ses tempes pulsent comme pulsent ses remords: il a pris la morphine dont les blessés avaient besoin. Dont la Pologne avait besoin. Il trompe sa femme avec cette femme dépravée, repoussante, une femme merveilleuse qui se dévoile devant lui telle une ménade, qui avance son sexe et l'embrasse d'une manière qu'il n'aurait jamais autorisée à son épouse.

Il quitte son lit en compagnie de ses remords, la température de l'appartement est fraîche, le concierge doit faire des économies de charbon. Il s'enveloppe d'une épaisse robe de chambre, de quelle robe de chambre s'agit-il; dans le temps, c'était celle qu'il mettait pour travailler, il s'enveloppait dedans

et s'asseyait devant une planche à dessin ou une plaque à graver ou une machine à écrire, mais aujourd'hui, c'est la robe de chambre d'un sous-lieutenant de réserve du 9^e régiment de cavaliers uhlands de Trembowla, d'un sous-lieutenant qui se cache. La mobilisation, la marche de Varsovie jusqu'à Trembowla, le sentier de la guerre, vers l'ouest, vers l'est, à travers les forêts, les escarmouches, les tirs, les cachettes, les fuites et le retour à Varsovie, la capitulation, et maintenant en robe de chambre, dans son épaisse robe de chambre, comme si la guerre n'avait pas eu lieu, comme si seule la fenêtre avait été éteinte.

Ainsi, c'est une robe de chambre capitularde. Que se passera-t-il si les Allemands viennent, s'ils l'arrêtent?

Il pense à Sali. Je pense à Sali. Je ne veux pas penser à Sali.

Pourtant, je pense à Sali.

Sali. Salomé. Ensuite: Hela. Helena. La méchante Helena, l'abjecte Helena qui souhaite ma mort, qui veut que je meure pour la Pologne. Salomé, ma Salomé qui m'idolâtre comme un Dieu. Pour Salomé, même ma pestilence est sacrée.

Conneries, conneries, conneries. Hela m'aime réellement. D'un amour véritable. Salomé n'est qu'une rouquine folle. Salomé va me sucer le sang.

D'ailleurs, c'est précisément ce qu'elle m'a dit lors de notre première rencontre, avant que je ne la dessine. Nous dansions à l'Adria, qui brillait de mille feux, les pampilles tournoyaient, nous virevoltions et elle se plaquait contre moi de tout son corps, elle se hissa sur la pointe des pieds pour me susurrer: je vais te sucer le sang. Et puis elle me lécha l'oreille.

Et, plus tôt, une autre image: Salomé en train de gober des huîtres chez Simon, je dînais avec Jarosław Iwaszkiewicz, Sali était assise à une autre table, derrière lui, et dans son dos elle m'aguichait. Devant moi, Jarosław – bel homme – me regarde, me fait des compliments, il cause, me parle de littérature, de Copenhague et de Bruxelles, et, pendant ce temps-là, Sali saisit les huîtres sur leur lit de glace et les gobe les unes après les autres, avec bruit, sans aucune retenue. Elle voit que je dîne avec Iwaszkiewicz, et si je dîne avec lui, c'est que je ne suis pas n'importe qui, c'est sans doute ce qui l'incite à me séduire. Or, je le connais à peine. Nous nous voyons de temps en temps. Nous bavardons. À peine. Et, à part lui, je ne connais aucun homme

célèbre. J'en salue certains, ils me saluent en retour, nous avons même été présentés, mais je ne les connais pas pour autant.

Et elle, elle gobe les huîtres en sortant délicatement le bout de la langue, juste la pointe, très consciente de l'effet produit, le type qui l'accompagne commence à devenir nerveux parce qu'il voit que ce n'est pas lui que Sali regarde, mais moi, qu'elle ne me quitte pas des yeux en gobant ses huîtres. Je ne suis personne comparé à lui, mais c'est moi qu'elle regarde, c'est à moi que sa comédie s'adresse. Visiblement, il ne fait pas le poids. Alors, il prend congé. J'ai gagné.

Elle se joint à nous et nous partons pour l'Adria. Járosy y festoyait déjà. Nous nous asseyons à sa table – il y a déjà de l'alcool, de la cocaïne, les lustres qui miroitent, l'orchestre qui joue et Sali s'assied à côté de moi, après, nous dansons, elle me lèche l'oreille et me chuchote qu'elle va me sucer le sang, et l'addition est exorbitante, ils voudraient que je la règle, je le sais, mais si je paye, ils ne me respecteront pas, je le sais aussi, donc je les regarde et j'indique clairement en posant le quart de l'addition qu'ils devront régler le reste – je suis leur égal même si je ne suis personne –, et eux, ils se conforment aux conventions, ainsi établies et ainsi figées, ils payent, à contrecœur, bande de pingres, mais ils payent, et je suis leur égal, l'égal d'Iwaskiewicz, de Járosy, nous avons payé chacun notre part, chacun ses cinquante-deux zlotys, Sali me regarde avec admiration, je ne me suis pas laissé faire, je ne suis pas un pigeon.

Et maintenant, basta, plus rien, fini, *null*, vide sinistre, désespoir, et merde.

J'irai chez cette Łubieńska, peu importe qui c'est, je lui apporterai ce maudit paquet, peu importe ce qu'il y a dedans, mais je ne me laisserai pas enrôler dans un mouvement de résistance infernal et idiot. Voilà pourquoi mon cher beau-père m'y envoie, pour que je prouve joliment mon essence polonaise, ils sont très fiers d'hommes tels que moi par ici : un père prussien, voyez-vous, la mère est une Polonaise assez fraîche, somme toute, elle parle parfaitement polonais, certes, mais ses grands-parents n'en connaissaient pas un traître mot, et lui, ici, chez nous, à Varsovie, choisit d'être polonais. Oh, comme c'est merveilleux ! Quelle histoire ! Quelle chose immense que la patrie, et autres conneries du même genre.

Comme ce Járosy qu'on prend pour un Hongrois, alors qu'il est né à Prague, qu'il parle allemand et se considère autrichien. Et il s'est affiché dans l'hebdomadaire *Cyrulik* avec son « siouplaît m'ssieurs-dames » et ça a suffi pour que Grydz le nomme *Polonus humoris causa*, et maintenant, n'est-ce pas, il se planque quelque part. Ou alors ils l'ont embarqué. Ou il s'est enfui. Allez savoir.

Hela s'était rendue le 2 septembre à un spectacle au Figaro et m'avait raconté plus tard, quand j'étais déjà rentré de notre drôle de guerre, où nous avons passé la plupart de notre temps à nous cacher dans diverses forêts, que Járosy avait ordonné qu'on chante l'hymne national et que toute la salle avait pleuré, et que Járosy avait pleuré.

Et à présent, il se cache, car son âme est polonaise. Ou alors, ils l'ont embarqué. Ou il s'est enfui.

Merde.

Je m'immobilisai sur le pas de la porte de la chambre à coucher. Il faisait sombre, mais je voyais les contours de leurs corps: Hela et le petit Jurek sous les couvertures, mes corps les plus proches, pleins de santé, propres, bien-aimés.

– J'irai chez cette Łubieńska, annonçai-je.

Comme si je jurais fidélité à la patrie. Je l'avais déjà juré dans le temps. Des mots prononcés vers le néant.

– Je sais, Kostek, je sais que tu iras. Je t'aime, Kostek.

Elle me répondit immédiatement, comme si elle ne dormait pas. Elle ne dormait probablement pas.

– Ils t'attendent là-bas, tu peux y aller quand bon te semble. Tu frappes trois fois, puis quatre fois, quand ils t'ouvriront, tu donneras le mot de passe: Est-ce que M. Kazik est là? S'ils te répondent qu'il est sorti, ça veut dire que tu dois fuir. À la réponse qu'il est là – tu rentres. Tu vas t'en souvenir?

Je murmurai un acquiescement.

Je fis tomber ma robe de chambre, je me recouchai dans le lit, je m'enfonçai sous les couettes, je touchai son dos, ses hanches. Hela était un tout autre corps que Salomé. Elle était un corps sportif, musclé aux endroits où c'était possible, à la poitrine dure et forte, elle avait une autre douceur que l'autre, elle était un corps racé, alors que Sali avait le charme d'une jolie bâtarde.

Hela, je me souviens d'elle à l'apogée de sa beauté, il y a deux ans, à Paris. Nous nous y étions rendus à une exposition, Józek nous avait invités, puis nous sommes allés à un banquet, j'y avais même aperçu Albert Speer, mais seulement de loin et, bien sûr, personne ne nous avait présentés. Et donc, nous sommes restés debout avec Józek, un peu perdus, ce que je ne m'avouais évidemment pas à l'époque, et voilà que je vois un gars avec les cheveux plaqués en arrière en train de fixer Hela, il la fixait intensivement, son regard se baladait sur ma jeune épouse, j'avais envie de lui en coller une dans la gueule mais je craignais le scandale, j'avais donc demandé qui c'était et, avant que Józek ait le temps de me répondre, voilà que le gars s'amène. Il s'approche, se présente dans un allemand autrichien, comme quoi *er Thorak heißt, er ist von ihrer Schönheit entzückt und bittet seine Kühnheit zu entschuldigen, aber würde die Dame ihm Modell stehen¹ ?*

Hela ne savait pas qui c'était, mais moi, je savais, et Józek aussi. Après quoi, il y avait eu de longues disputes à l'hôtel, Józek était évidemment contre, Hela hésitait, et moi, j'essayais de la convaincre. On avait fini par téléphoner que oui, que ça va, qu'on est d'accord, mais qu'on ne reste à Paris que trois jours de plus.

Le lendemain, Hela se tenait nue au milieu d'une immense chambre d'hôtel, toutes fenêtres découvertes pour laisser entrer davantage de lumière, *mehr Licht*, et toutes les lampes électriques allumées, j'étais assis dans un fauteuil, même si ça ne plaisait visiblement pas à Thorak, il aurait sans doute préféré rester seul avec son modèle, je les aurais bien laissés entre eux, d'ailleurs, mais Hela s'y était opposée, donc je restais assis dans mon fauteuil, jambes croisées, je fumais une cigarette et j'observais ce sculpteur allemand en train d'esquisser ma femme. Et je pus la revoir alors d'un œil neuf: des mollets et des cuisses musclés, un dos sculptural, des épaules molles, mais les muscles des épaules visibles, dessinés, une poitrine compacte, haute, descendant vers les côtes par une ligne douce, sans rupture, des hanches fortes et une nuque idem, un corps d'athlète, un corps modelé sur des skis, sur un pas de tir à

1. [...] se nomme Thorak, est ravi par la beauté de Madame et prie d'excuser son culot, mais Madame accepterait-elle de poser pour lui? (all.).

l'arc, sur un cheval. Et la lumière coulait des fenêtres sur une Hela blanche, elle était fière de se savoir regardée ainsi – par moi et par le sculpteur. Elle n'était pas fière de sa féminité, non, il n'y avait pas de féminité en elle, il y avait du marbre, elle était fière de son corps de marbre, ou de bronze, d'acier inoxydable, comme auraient été fiers de leurs corps un ouvrier ou une paysanne du kolkhoze sculptés par Moukhina sur un pavillon soviétique.

Et je voyais la manière dont Thorak la voyait: pas comme une femme, mais comme la sculpture qu'il visualisait déjà en elle.

Mais la sculpture ne vit jamais le jour. Le père d'Hela, mon merveilleux beau-père, un national-démocrate acharné, avait perdu ses dents de devant en 1918, après qu'un appelé allemand lui avait administré un coup de crosse, et, depuis ce temps, il haïssait les Allemands d'une haine ardente et l'avait interdit. Et Hela n'est pas allée à Berlin, elle a écrit à Thorak une lettre pathétique dans laquelle elle se rétractait pour des raisons patriotiques, sans prendre en compte mon avis, sans considérer un instant mes explications, à savoir que justement, à ce moment précis, les relations germano-polonaises s'étaient considérablement réchauffées, depuis qu'Hitler était devenu chancelier, que l'Allemagne n'avait pas eu de gouvernement aussi favorable à la Pologne depuis des centaines d'années, qu'Hitler était autrichien, d'ailleurs, qu'il n'avait donc pas les a priori prussiens envers les Polonais, qu'il n'aimait tout simplement ni les Tchèques ni les Juifs, pas comme tous ces junkers de Prusse. Mais Hela avait refusé. Elle m'avait solennellement déclaré qu'elle ne se laisserait sculpter ou peindre que par un Polonais, et bien sûr, plusieurs copains s'étaient immédiatement portés volontaires, dès que Józek Szanajca leur en avait parlé, mais là, j'avais refusé à mon tour, par pure taquinerie. Elle n'avait pas voulu de Thorak? Alors aucun de ces modèles de malheur ne la sculpterait.

Mais qu'il fallait me trouver une maîtresse, je l'avais décidé bien plus tôt, dès la grande chambre d'hôtel à Paris où Thorak esquissait mon épouse. Je regardais le magnifique corps sportif de ma femme et je désirais toutes les belles femmes du monde, sauf la mienne, je désirais des fesses grasses, des épaules arrondies qui n'ont jamais rien soulevé, des cuisses

molles qui n'avaient jamais couru et des nichons lourds qui n'avaient pas l'intention de nourrir des marmots, je voulais des femmes molles, lubriques, gâtées... la pureté svelte et athlétique de ma femme me répugnait.

Mais c'était il y a longtemps, dans un monde passé.

En cet instant, je touchai ses hanches. Je me blottis contre son corps chaud, je fis passer mes mains sur le devant, je touchai ses seins. Je voulais un amour propre, et non corrompu comme avec Salomé, et je voulais même que de cet acte naisse un petit Polonais ou une petite Polonaise. Je glissai mes doigts sous sa chemise de nuit, je la soulevai, touchant la peau nue de ses fesses.

– Kostek... le petit dort ici, voyons, dit-elle en repoussant mes mains.

– Hela... susurrai-je.

Elle sentait mon excitation, elle devait la sentir.

– Kostek, pas question. Va dormir sur le canapé, dit-elle du ton dur d'un national-démocrate de Poznań, du ton de son père, le vieux Peszkowski parle précisément ainsi, la domination des Juifs dans les professions juridiques est une grande tragédie pour notre nation, Kostek, va dormir sur le canapé.

– Mais je t'ai dit que je le porterais, ce paquet, chez la Łubieńska, ai-je gémi. Et j'ai aussi du chocolat pour Jurek...

– Kostek, ne sois pas ridicule, répondit la voix de mon beau-père par la bouche de ma femme.

Hela n'avait pas besoin de beaucoup d'amour physique. L'amour physique était pour elle un élément d'un mode de vie hygiénique, à savoir: une fois par semaine, il convient de s'offrir à son mari. Il ne convient pas de tomber enceinte inconsidérément, c'est pourquoi elle usait de brochures de l'Association eugénique polonaise, enfin, je veux dire qu'elle les lisait, quant à savoir de quel moyen elle usait – je l'ignore, je ne lui ai jamais posé la question, je ne voulais rien avoir à faire avec ça. Après le rapport, comme elle appelait cela, elle se rendait à la salle de bains et y faisait je ne sais quoi, cela durait un certain temps, l'eau bruissait dans le robinet. Le nombre de nos descendants et le moment de leur venue étaient du ressort d'Hela. Et du beau-père, évidemment. Le beau-père pérorait au déjeuner sur la pensée eugénique en tant qu'élément incontournable de l'hygiène de vie, à l'instar

d'une toilette régulière, d'un régime alimentaire adéquat et de bonnes manières. Bien sûr, papa, répondait Hela. Et comment vont vos relations sexuelles, demandait le beau-père en plein déjeuner, puisque le beau-père n'estimait pas qu'il faille stigmatiser *ces* affaires en les excluant d'une conversation normale. Alors, je jetais ma cuillère et je disais que je refusais d'entendre ça, et cætera, et les trois Peszkowski assis à table me regardaient de leurs yeux eugéniques, de leurs regards de fer et pleins de mépris.

– Je t'aime, ai-je glapi.

Je me suis dit que je pourrais la violer, et qu'alors elle commencerait à avoir peur de moi et peut-être aussi à m'aimer pour de bon.

– Moi aussi, je t'aime, Kostek. Bonne nuit, Kostek. Va sur le canapé, m'a dit mon beau-père.

Je suis allé dormir sur le canapé. J'ai hésité à retourner chez Salomé pour soulager l'excitation qui m'épuisait, mais j'avais peur des Allemands, donc je me suis soulagé seul, dans la salle de bains.

Et maintenant, je n'arrive pas à dormir. Je n'arrive pas à dormir. Je n'arrive pas à dormir.

Tu n'arrives pas à dormir, tu n'arrives pas à dormir, tu n'arrives pas à dormir.

Il n'arrive pas à dormir. Il est couché sur le canapé, couché sous la couette, couché souillé, couché seul, petit, stupide, couché aplati. Couché. Il se lève, cherche des cigarettes, se recouche, allume une cigarette, couché sous la couette, il réfléchit. Je le regarde, je me tiens au-dessus de lui.

Et je ne dors pas de la nuit. Au lieu du sommeil: des questions. Qui suis-je? Pourquoi suis-je? Ou plutôt, surtout: pourquoi suis-je une enflure, un porc, un néant moral, un scélérat. J'aurais pu être qui bon me semblait, j'ai tout pour être un grand, on m'a dressé pour la grandeur, j'aurais pu être un grand dans la moitié de l'Europe, à Berlin et à Varsovie, on m'a donné tant de possibilités, on en donne rarement autant à quiconque, et moi, je ne fais que boire, j'ai bu au Cristal et au Gastronomica, je bois, je m'assomme et je dessine des gonzzesses à poil, et chaque gonzzesse à poil que je dessine est mon vainqueur, elle m'étrille, elle me bat à plates coutures, chaque gonzzesse à poil que je dessine prend possession de moi. C'est

pourquoi je ne dessine presque plus. Je ne suis pas un artiste, j'ai seulement fait un peu semblant. Je ne suis personne, et d'autant plus qu'on m'a tellement donné, et plus j'ai reçu et plus grande est ma vilenie, ma bassesse, ma misère et ma défaite. Moi, pas-moi, rien-moi.

Mais au moins, je suis rentré à la maison, je ne retournerai plus chez Aniela. Au diable une telle cachette! À quoi bon se cacher?

Hela s'est levée, elle s'est levée tôt, elle prépare le petit déjeuner, elle le prépare pour moi, Jurek s'est levé aussi, et moi, souillé, poisseux, dégoûtant, répugnant, je suis couché sur le canapé dans un demi-sommeil, dans un non-sommeil, je suis couché et je m'écoeure, Jurek s'approche, c'est de moi qu'il s'approche, papa chéri, papa adoré, il me cajole, mes bras indignes d'envelopper mon premier-né, mais ils le saisissent, mon fiston, ils l'étreignent, puis je bondis de ma couche et je sais ce que je dois faire, je simule une gaillardise masculine soudaine, une hâte masculine, du concret, décision, décision, là, maintenant, Hela, petit déjeuner, ce paquet ne doit pas attendre, ce paquet ne peut pas attendre, donc j'engloutis à la va-vite ce qu'il y a à manger, c'est-à-dire pas grand-chose, du pain, je l'ai apporté moi-même, ce pain, je me rappelle l'avoir apporté, je mange, je bois du café, il y a encore du café, chez Aniela, il n'y en a plus, tandis que, chez nous, il y en a, parce que j'ai fait un stock, un gros stock, parce que je suis malin, et les autres sont des sots, des imbéciles, et moi, je savais, j'avais prévu et j'en ai acheté, et eux, les imbéciles, croyaient qu'ils iraient jusqu'à Berlin, abreuver leurs chevaux dans la Spree, alors pourquoi le café viendrait-il à manquer à Varsovie, ou le charbon, et moi, je savais, je savais, ce sont des imbéciles, rien que des imbéciles, mais moi, je savais.

Et donc maintenant, je bois du café, du vrai café, je m'habille, je m'habille chaudement et avec goût, j'irai chez Łubieńska, je lui apporterai le paquet, et chez elle, les conspirateurs se tiennent peut-être au-dessus d'une table éclairée à la bougie, parce qu'il n'y a peut-être toujours pas d'électricité chez elle, ils pourraient bien ne pas l'avoir encore rétablie sur la place Saint-Sauveur, comment saurais-je s'ils l'ont déjà rétablie, donc j'irai là-bas, et là-bas, les partisans autour d'une petite table, des postures militaires, mais des habits civils, dépareillés, comme

s'il y avait du chic dans ces vestes trop étroites et ces pantalons trop amples, des bougies sur la table, donc, et eux devant ces bougies comme des jacobins de Wilno, comme des cadets, comme des étudiants conspirant contre le tzar, comme le cercle des officiers de Sierakowski à Saint-Pétersbourg, comme les soldats du Commandant, à la bougie, à la bougie, des revolvers dans les poches, et ils complotent, et ils intriguent, et moi, je leur apporte un paquet. Ainsi, j'irai, mais maintenant, je bois du café, Hela me regarde, elle me regarde bien, elle me regarde avec bienveillance, avec affection, elle voit en moi le non-moi, c'est pour ça qu'il y a tant de bienveillance. Et j'ai déjà pris ma décision, je me comporterai en non-moi et j'apporterai ce paquet chez Łubieńska sur la place Saint-Sauveur. Mais maintenant, je bois mon café et je ris avec mon petit Jurek qui engloutit sa tranche de pain beurrée.

Enfin, je sors. Par l'escalier, je descends, rue Puławska et puis plus loin, sur l'avenue violée, l'avenue Marszałkowska, sur les trottoirs arrachés, dans cette ville qui n'est plus mienne. Mon auto n'est plus là. Le café-boutique du chocolatier Wedel est fermé. Je déteste ceux qui ont fait ça à ma ville. J'ai pris un poing américain, aujourd'hui je ne suis plus un soldat, mais je suis de cette ville, de ma patrie d'adoption, et, comme un apache de Varsovie, je porte un poing américain et je défendrai cette ville qui n'est plus mienne. J'ai également emporté un petit couteau, un canif, un surin à manche nacré, mais ce n'est pas vraiment une arme.

Ma haine s'éteint, elle s'éteint lentement parce qu'elle fait place au manque. Je pense davantage au canif qu'au poing américain. Pour obtenir ne serait-ce que quelques-unes de mes bonnes petites fioles, au moins une. Mais Jacek ne m'en donnera pas, certainement pas aujourd'hui, le jour d'après; hier, c'était le 11 octobre, aujourd'hui, c'est le 12, le jour du recensement, il m'en a donné hier, il ne m'en donnera pas aujourd'hui, c'est certain, il ne peut pas m'en donner, c'est mon ami après tout, c'est beaucoup d'être l'ami de quelqu'un, et être mon ami est bien plus dur encore que d'être l'ami de quelqu'un d'autre, d'un homme normal. Donc, ce n'est pas la peine d'aller chez Jacek aujourd'hui, à moins d'y aller pour poser une question à propos d'Iga, à propos d'un détail qui